

Divines étreintes

L'une des principales finalités de la mythoscience est de découvrir la part de vérité que recèlent les mythes. Ne s'agit-il que de pures inventions ou bien sont-ils inspirés de faits réels, extrapolant les exploits de telle ou telle figure majeure de l'Histoire ? En ce qui concerne les peuples korogaï tout du moins, nous sommes à même de croire qu'une majorité des récits mythiques, bien qu'ils aient pu subir quelques légères modifications au cours des âges, reposent en grande partie sur une certaine réalité historique, certes déformée, mais bel et bien ancrée dans un passé concret.

Marnagh aux Quatre Déesses n'est peut-être pas le mythe korogaï le plus connu du grand public, mais il est probablement l'un des plus étudiés par la communauté historienne. Le récit en question relate les aventures de Marnagh, roi légendaire de la tribu des Shipaari et ancêtre mythique du clan des Marnagaï qui, après avoir subi aux côtés de son peuple une série de fléaux, se voit prédire par un Oracle la paternité à venir d'un grand héros à naître, un héros d'ascendance divine. Il reçoit alors successivement la visite de quatre divinités féminines – Zimmit, puis Vaëli, Pulpula et enfin Mamanikam –, lesquelles tentent tour à tour de le charmer afin d'avoir l'honneur d'être celle avec qui il engendrera l'enfant annoncé.

Différentes versions de ce mythe ont été retrouvées, non seulement sur Oleÿro, astre d'origine du roi Marnagh, mais également sur d'autres planètes situées à proximité de ce système. Si l'histoire y subit parfois quelques variations, le socle commun reste globalement le même. Leur analyse comparée a permis depuis longtemps aux historiens d'aboutir à un consensus quant à la version originale du mythe, celle du gloÿr Arzdân qui commence par ces vers :

*La belle Oleÿro dans la danse des astres
Vit naître sur son sol, destiné au désastre,
Un enfant que son peuple allait prendre pour roi,
Et dont la grande foi ferait le désarroi.*

La véracité historique de ce récit n'avait toutefois jusqu'ici jamais pu être démontrée. Certes, l'existence d'un roi shipaari nommé Marnagh à l'ère de l'Expansion ne fait plus l'objet de débats, mais comment savoir si ce personnage illustre a véritablement vécu les événements qui lui ont été attribués dans ces épopées, et si oui, quelle en est la part de vérité ? La mythoscience permet aujourd'hui de trancher la question.

Forte d'un premier succès en matière de restructuration mémorielle, notre équipe avait décidé d'éprouver ses méthodes en entreprenant un projet mythoscientifique d'ampleur plus conséquente. Des fouilles archéospiritologiques furent organisées au sein des Champs Oniriques parmi les vestiges d'Angon'zrab, capitale mythique du royaume où vécut vraisemblablement Marnagh avant la destruction de la ville par un cataclysme. Les traces spirituelles qui purent en être extraites se trouvaient dans un état de conservation suffisant pour permettre la reconstitution d'un épisode historique digne de ce nom. Il fallut encore de nombreux mois de labeur afin de sélectionner, trier, structurer les données collectées, puis de les assembler en vue d'obtenir un récit cohérent.

Cette histoire restituée dans les pages qui suivent offre le spectacle d'une expérience de vie douloureuse, à la frontière du réel, et où se mêlent scènes érotiques et scènes macabres. Au-delà des preuves qu'il fournit quant à la réalité se trouvant à l'origine du mythe, le récit qui suit permet en outre d'appréhender un peu mieux le mode d'interaction des Korogaï avec leurs déités par l'intermédiaire de l'Intermonde, et offre plusieurs exemples de la manière dont des entités appartenant au monde spirituel, et donc d'essence psychique, avaient le pouvoir d'impacter le déroulement de faits réels, concrets, physiques.

Notre reconstitution débute au moment où le héros, après avoir reçu de l'Oracle la prophétie le concernant et s'en être retourné à Angon'zrab, découvre le dernier fléau que lui ont réservé les divinités.

Marnagh posa sur Odalaïn un regard empli de tendresse. C'est à peine s'il pouvait reconnaître sa propre épouse. Son visage assoupi, autrefois si chaleureux, était aujourd'hui d'une extrême pâleur, et d'innombrables veinules verdâtres en parcouraient la peau de manière inquiétante. Une transpiration excessive rendait ses traits moites et avait, semblait-il, imprégné tout le lit. Se détournant de cette face crispée par la douleur bien qu'elle fût endormie, Marnagh jeta un coup d'œil à l'écran situé au-dessus de la couche. S'il s'avérait incapable de lire convenablement les indicateurs des fonctions vitales affichés, il avait parfaitement compris que les résultats étaient mauvais. Très mauvais.

« C'est donc à cela que ressemble cette soi-disant *vertegale*... » marmonna-t-il dans sa barbe. Il se retourna pour faire face à Syreüse. « Combien de cas as-tu dit qu'il y avait sur Oleÿro ?

— C'est... c'est la seule personne infectée recensée à ce jour... » répondit timidement la guérisseuse.

Il fallait que ça tombe sur elle, songea Marnagh. Comme par hasard. « Comment cela se peut-il ? J'ai ouï dire que la *vertegale* ne se transmettait que par la piqûre du bourdon de Meïop, insecte que l'on ne trouve justement QUE sur la planète Meïop, d'où son nom.

— Peut être l'un d'entre eux s'est-il... euh... retrouvé par malheur dans l'un des vaisseaux de navigation venus commercer par chez nous ? suggéra Syreüse.

— À ma connaissance, aucune tribu de Meïop ne commerce plus avec les peuples d'Oleÿro depuis plus d'un demi-siècle.

— Eh bien... ce n'est peut-être pas la *vertegale*, après tout. Rien ne permet encore d'affirmer avec certitude que... qu'il s'agisse bel et bien de cette maladie. Les symptômes sont similaires, mais... nous ne sommes pas parvenus à observer les parasites sanguins typiques de cette infection... Nous attendons les résultats des tests complémentaires. Il pourrait tout à fait s'agir d'un syndrome différent, peut-être d'une maladie... euh... encore inconnue.

— Et comment se serait-elle déclarée ? On m'a fait savoir qu'Odalaïn n'avait pas quitté ses appartements durant mon absence. Et puis, personne d'autre, au sein du clan, ne présente de symptômes similaires.

— Tu penses à... à un empoisonnement ?

— Je ne pense à rien du tout, Syreüse. J'essaie simplement de comprendre.

— Est-ce que cela peut avoir un rapport avec... avec des informations que tu aurais... euh... reçues auprès de l'Oracle ?

— Non. » Évidemment que cela avait un lien, mais il n'était pas près de partager ce qu'il savait avec Syreüse. Ni avec quiconque d'ailleurs. Il voulait simplement que cesse enfin toute cette folie. Que sa vie retrouve une certaine forme de *normalité*. Ah ! Que n'aurait-il donné pour se retrouver loin, loin, loin dans le passé, bien avant que ne s'abattent sur lui tous ces fléaux ! *Et Syreüse, qui me regarde encore avec tant de désir, malgré toutes ces années, alors que mon épouse souffrante se trouve juste à côté dans la même pièce.* Il se sentait las. Las de subir continuellement les affres de sa destinée. Un moment de silence lourd d'émotions contenues enveloppa la salle.

« Elle va mourir, n'est-ce pas ? lâcha finalement Marnagh.

— Pas nécessairement... Certes, la situation vitale est... critique, mais il y a des cas de *vertegale* qui... euh... Et puis, si ce n'est pas la *vertegale*, on ne sait pas encore comment les choses vont évoluer. On peut encore garder espoir... »

Marnagh poussa un soupir laborieux. Il peinait à contenir ces larmes qui s'efforçaient de percer la barrière de ses paupières depuis qu'il avait pénétré dans la chambre de soins. La respiration d'Odalaïn n'était guère plus qu'un râle chétif et lamentable, et l'odeur qui empestait la pièce ne pouvait tromper personne. « Cela ne sert à rien de me mentir. Combien de temps lui reste-t-il ? » Puis, comme la guérisseuse hésitait : « Réponds-moi, Syreüse, tu me dois bien ça.

— Eh bien... euh... il est impossible de l'affirmer avec certitude, mais... au rythme où son organisme se dégrade, je dirais...

— Réponds simplement.

— Eh bien... une semaine... deux... peut-être trois... Je n'en sais rien en vérité. Il est également possible qu'elle se rétablisse, si le processus s'inverse. Il ne faut pas désespérer, peut-être que...

— Laisse-moi, à présent, je te prie. Au nom de notre vieille amitié, laisse-moi seul avec Odalaïn. » C'était un ordre bien plus qu'une simple requête, la guérisseuse le sentit bien. Elle s'éloigna, affectant une expression de compassion. Avant de franchir la porte de la salle de soins, elle se retourna et lui lança : « Tu as vraiment sale mine, Marnagh. Tu dois être épuisé après ton voyage. Tu devrais te reposer. Je vais demander qu'on te prépare une chambre directement ici, à la clinique. Comme ça, tu pourras demeurer à proximité de ta femme, au moins pour cette nuit. » Elle hésita, avant d'ajouter : « Tu as dû être informé... Pour Vrapmon, je veux dire... Shîgula de Fort-Ducat a organisé une évacuation, au cas où... Un vaisseau pour fuir... Mais, rien n'est dit et... » Comprenant que ces nouvelles évocations n'arrangeaient rien, elle bafouilla un : « Il est bon que tu sois de retour », puis : « Je viendrai te chercher quand... euh... quand la chambre sera prête », et elle eut enfin le bon goût de disparaître, laissant Marnagh seul avec la mourante.

Tandis que le pauvre homme observait d'un œil désabusé la carcasse jadis gorgée de vie de sa femme tant chérie, les nouvelles moribondes apprises depuis son retour à Angon'zrab louvoyaient dans le lointain de son esprit. On l'avait effectivement informé dès son arrivée que Vrapmon, aÿr du clan taöron et nouveau roi des Shipaari, non content de lui avoir fait porter *in absentia* devant l'arkoÿn tribal l'entière responsabilité de la crise qui frappait le pays depuis tant d'années, mobilisait désormais ses troupes pour marcher sur Angon'zrab. *Et dire que c'est moi qui lui ai tout appris, du temps où je régnais encore sur notre peuple. Par Noïlrog, ce fils de kêrok ne fait qu'appliquer mes stupides enseignements !*

Tout en caressant la joue glacée d'Odalaïn, Marnagh observa le portrait qui ornait le mur de la salle de soins. Zimmit, dans sa robe étoilée, les cheveux brillant d'un éclat lunaire, paraissait contempler de son œil immortel le triste spectacle de leurs retrouvailles. Aussitôt s'envolèrent vers la déesse quelques prières. Après tout, que lui restait-il d'autre que le recours aux forces célestes ? *Ô Maîtresse des Nuits, vous qui veillez sur les songes des Korogai, faites que ceux d'Odalaïn soient doux, et épargnez-lui d'inutiles souffrances, car elle n'est en rien responsable des fléaux qui pèsent sur le peuple shipaari. Si vous parvenez à trouver en votre cœur immortel quelque compassion pour votre fidèle, alors, je vous en conjure, plaidez auprès des déités, plaidez en faveur d'Odalaïn pour lui permettre de surmonter la mala...*

En tournant la tête vers sa femme, Marnagh avait subitement remarqué ses paupières frémissantes, et il n'en fallait pas moins pour reléguer immédiatement les divinités à l'arrière-fond de son esprit. « Odalaïn ! Odalaïn, mon amour ! Je suis là ! »

Elle entrouvrit les yeux avec peine. « Marnagh... C'est... c'est toi ? C'est bien toi ? Enfin... tu es... de retour... Je ne pensais pas... te revoir... avant... avant que... aarh... » Elle n'acheva pas sa phrase, incapable de la poursuivre sur autre chose qu'un rôle atroce. Sa voix éraillée tremblait comme une feuille sur le point de quitter la branche balayée par un vent d'automne. Son époux lui effleura tendrement la joue du dos de la main. Une main si chaude, si réconfortante pour Odalaïn. Une joue si froide, si humide pour Marnagh. Ce dernier s'efforçait de retenir ses larmes, se refusait à laisser percevoir à sa femme un quelconque signe de faiblesse.

Pourquoi ? Ô dieux, pourquoi ? « Ça va aller, mon amour », murmura-t-il d'une voix douce. Il mentait, bien entendu : comment cela pourrait-il aller ? Ah ! Comme il se maudissait d'avoir été absent si longtemps ! Et tout cela pour *quoi* ? Si seulement il était resté, si seulement il avait refusé d'entreprendre ce stupide voyage, peut-être en irait-il autrement... Peut-être aurait-il pu la préserver de cette saleté de vertegale – ou quelle que soit cette foutue maladie.

« Que... t'a dit... l'Oracle ? » articula difficilement Odalaïn. « Avons-nous... offensé... les dieux ?

— Je te raconterai cela plus tard, Oda. Tu dois te reposer. Vois comme tu frissonnes... Ne fait-il pas trop froid ? Je vais demander que l'on augmente la température. » Une boule gonflait dans sa gorge, faisant trembler les paroles qui s'enchaînaient désormais en toute incohérence, et qui s'apparentaient de plus en plus à des gémissements. « Est-ce que l'on te nourrit bien, ici ? Reçois-tu beaucoup de visites ? J'ai appris que ton frère était passé te voir pendant ta convalescence. Comment vont ses affaires ? Et ta mère, est-elle venue ? Mais non, non, ne réponds pas. Tu dois te reposer. Tu dois reprendre des forces. Peut-être devrais-je te laisser, maintenant. Pour que tu reprennes... des forces...

— Je vais... mourir... Marnagh... »

Les mots avaient frappé son âme avant son esprit. Il perdit alors tout contrôle, et c'est comme à distance de lui-même qu'il s'observa s'éloigner du lit d'un bond et, un masque d'horreur au visage, s'entendit hurler : « Non ! Tu ne mourras pas ! Je te l'interdis, Oda, tu m'entends ? Je te l'interdis ! Au nom de Koro et par tous les dieux, on ne me prendra pas ta vie ! Je ferai tous les sacrifices qu'il se doit à Mamanikam ! je me rendrai au grand temple d'Oshîn où je prierai jour et nuit ! je ferai le jeûne sacré de Nari ! Il faudra bien qu'ils te laissent vivre ! Il le faudra bien ! » Il s'effondra sur ses genoux, à bout de souffle, et ses pleurs trop longtemps contenus inondèrent enfin ses joues en un interminable déluge. Et il pleura, pleura, pleura, et il demeura longtemps, bien longtemps à déverser sa peine, et le temps s'écoulait à l'aune de ses larmes, et des pensées cascadaient dans sa tête, grondant dans un chaos sans nom.

Ce n'est qu'au terme de longues minutes – ou bien étaient-ce des heures ? – qu'une main se posa sur son épaule et l'arracha à son désarroi aussi subitement qu'il y avait sombré. Il se retourna. Éblouissement ! Devant lui se tenait, baignée d'un halo de lumière, une femme d'une incroyable beauté, une femme à la peau d'une pâleur lunaire et dont les cheveux argentés étincelaient de mille étoiles. Ses élégants atours et ses éléments de parure semblaient tissés, forgés, ornementés à partir des étoffes, métaux, pierreries les plus rares et les plus purs qu'il soit donné d'imaginer. Dans son regard brillait un éclat divin et, partant de ses épaules, flottait dans son dos le félish d'argent, symbole de sa royauté. Pour s'être un peu plus tôt adressé à son portrait, Marnagh reconnut immédiatement Zimmit, déesse régnant du crépuscule à l'aube sur les dieux comme sur les hommes. Toutefois, force lui fut d'admettre qu'aucune représentation sculpturale, picturale ou holographique ne pourrait jamais rendre compte d'une pareille beauté, à présent qu'il lui était donné de l'admirer.

« Zimmit... Ô Zimmit, ô ma reine, ô ma déesse, que peut faire le simple mortel que je suis pour vous complaire ? s'enquit-il, extatique.

— Les divinités doivent-elles donner leurs raisons pour venir se présenter à ceux qui les invoquent ? répondit l'apparition avec dans la voix une incroyable sensualité. Tu dois être bien las après un si long voyage, et c'est tout à ton honneur, brave Marnagh, que de t'en venir au chevet ta femme dès ton retour, sans même t'accorder un instant de repos. Mais ne voudrais-tu pas oublier un moment ton épouse, et songer plutôt à ton propre bien être ? Tu as grand besoin de te délasser, et c'est justement de délasser que je souhaiterais te combler. » Elle le prit par la main et l'entraîna dans son sillage, et son déhanché appelait à la luxure... Marnagh sentit comment son âme se transcendait, et comment, aux côtés de la belle Zimmit, il en vint à traverser les frontières imperceptibles du réel.

Il se retrouva dans une immense plaine s'offrant au ciel nocturne sous l'œil scrutateur d'une unique lune d'une rondeur éclatante, et son esprit discerna distinctement des lieux d'une essence si sacrée que même les duÿrs témoignant de la foi la plus élevée, du plus haut niveau de spiritualité, ne s'y étaient probablement jamais introduits. *J'ai quitté la réalité corporelle en compagnie d'une immortelle, j'ai franchi l'Interstice aux côtés de la Reine de la Nuit, j'ai pénétré au sein de l'Intermonde main dans la main avec la glorieuse Zimmit*, ne cessait-il de se répéter, décontenancé, stupéfait, ébahi, abasourdi par tant d'honneur. « Que me voulez-vous, ô Zimmit ? Pourquoi m'avoir emmené ici par-delà les confins de la nature physique ? » La déesse plongea dans le sien son regard étoilé, avança sa bouche pulpeuse vers les oreilles frémissantes de son hôte et murmura : « Ne le sais-tu donc pas, beau Marnagh ? » Elle secoua sa chevelure d'argent et se mit à lui caresser lentement la joue. Alors qu'elle s'était rapprochée, il lui avait été donné, à lui, mortel, de respirer le parfum raffiné qu'exhalait la belle immortelle, un arôme frais, voluptueux, envoûtant, rappelant les effluves nocturnes embaumant les douces saisons. *Les sensations du corps ne sont en rien atténuées dans cette réalité.* Au moment où un baiser délicat effleurait son cou, Marnagh sentit sa virilité s'éveiller. *Bien au contraire, elles me semblent plutôt exacerbées...*

« Non, non... » s'entendit-il gémir.

Mais comment résister à une déesse ? Zimmit, lentement, tendrement, commençait à lui retirer son pourpoint, dégrafant un à un les boutons. Son regard brûlait du feu du désir. Un frisson traversa Marnagh lorsque son torse se retrouva nu. D'un geste à la fois très ferme et très doux, la gracieuse créature l'invita à s'allonger sur le tapis d'herbe au vert surnaturel qui couvrait la plaine. Il

l'accompagna sans résistance, comme incapable de s'opposer aux pulsions qui l'assaillaient de toutes parts.

« Non... vous savez bien que je ne peux pas... »

Zimmit fit tomber d'un geste sa cape, puis sa robe, laissant deviner derrière un bustier aux teintes opalines une poitrine généreuse, des courbes sulfureuses sous des dessous aux reflets lactescents, révélant la perfection de ses formes et du grain de sa peau. Elle fit glisser sa main sur l'entrejambes durci.

« Non... je vous en prie... ma femme... Odalaïn... mourante... »

Tout en continuant de le caresser, elle lui ôta ensuite, l'une après l'autre, ses chausses, puis déboutonna son pantalon qu'elle retira en le faisant coulisser délicatement le long de ses jambes. Ses gestes s'accompagnaient de baisers tendres au niveau du torse, du ventre, des cuisses de sa victime.

« Non... par pitié... je ne peux pas faire cela à mon épouse... » *Et pourtant, vous êtes si belle... si belle...*

Ce n'est qu'après qu'elle lui eut arraché son sous-vêtement que le refus de Marnagh s'exprima de toute la puissance de l'amour qu'il portait à sa femme. « ARRÊTEZ ! » cria-t-il en en repoussant la divine assaillante. Il se redressa d'un bond, les mains en avant comme pour se protéger. « Je refuse ! Vous entendez ? Je refuse ! Je vous en conjure ! Laissez-moi ! Partez !

— Tu es fou, Marnagh. » La déesse s'était relevée et le regardait à présent avec une expression attristée.

« Je ne suis pas fou ! cria-t-il. C'est vous qui êtes cruelle, Zimmit ! c'est vous qui me forcez à tromper ma femme à l'agonie !

— Mais enfin, Marnagh, je ne suis pas Zimmit.

— Vous n'êtes pas... ?

— Non. » La vision s'estompa. La plaine au clair de lune disparut pour laisser place à une pièce relativement austère, tapissée de moquette verte, éclairée au niveau du plafond par une lampe ronde dont émanait une lumière pâle, équipée de quelques meubles et d'un lit. Devant lui, là où se trouvait Zimmit un instant auparavant, se tenait à présent... « Syreüse... ? » bredouilla-t-il. Aussitôt, dans un geste de pudeur, il se retourna pour épargner à la guérisseuse la vision de son sexe bombé. Honteux, perdu, apeuré, il demanda avec une candeur enfantine : « Syreüse, que fais-tu là ? » aux extrémités de sa tête bouillante, ses tempes répercutaient douloureusement les battements de son cœur. Son crâne était sur le point d'exploser. La jeune femme, à moitié nue, balbutia : « Mais enfin, Marnagh, je pensais... enfin, c'est toi qui... Mais peut-être que je n'aurais pas dû... Tu... Tu es fatigué... Voilà, c'est ça, fatigué... Tu as trop d'émotions sur le cœur et tu... enfin... Cela peut attendre... Tu as certainement besoin de reposer... »

Que raconte-t-elle ? Par la barbe de Létro, pourquoi sommes-nous là, tous les deux, dans cette chambre ? Et pourquoi sommes-nous dévêtus ? Le désir s'était évanoui, son sexe pendait lamentablement. « C'est vrai. Je... la fatigue... Trop d'émotions... Je...

— Viens, Marnagh... Il est temps... Je crois qu'il est temps de dormir.

— De dor... Oui... Dormir...

Après l'avoir accompagné avec force tendresse vers le matelas elle recouvrit son corps d'un épais duvet, puis éteignit la lumière et il la sentit se glisser dans le lit à ses côtés. *Deviens-je véritablement fou ? Que s'est-il passé avec Syreüse ?* se demanda-t-il un instant avant de sombrer dans le sommeil, accablé de fatigue.

Lorsqu'il s'éveilla, Marnagh fut pris d'un très étrange pressentiment. À moitié tâtonnant dans l'obscurité nocturne, il trouva à côté du lit une lampe de chevet qu'il s'empressa d'allumer, révélant autour de lui une immense salle aux décorations somptueuses, différente de celle qui l'avait vu s'endormir. Les murs y étaient couverts de splendides tapisseries peintes à la main avec divers motifs symboliques et comportaient tout au long du plafond des moulures dorées. Ils étaient en outre ornés d'une pléiade de tableaux de toutes tailles, réalisés par les plus grands maîtres et représentant, pour peu qu'il en pût juger à la lueur tamisée, des scènes glorieuses impliquant rois, reines et héros de jadis,

tirées des mythes les plus populaires parmi les Shipaari – ici le grand Ktêrogh recevant son félish d'Oshîn en personne après avoir triomphé du terrible Rakkhon ; là Ortan le Brave repoussant par son cri l'armée des Peuples du Sable ; plus loin, la douce Ménati sacrifiant sa vertu à Noïlrog pour sauver sa tribu. Il nota également quelques portraits de ses propres ancêtres, éminents aÿrs du clan Amênoshgai, ceux-là même qu'il pensait avoir disparu dans les décombres de son palais. Au plafond, un lustre formé de milliers de cristaux ; dans chaque coin de la pièce, sculptures de marbre noir, vases de porcelaine et autres objets décoratifs dignes des plus riches demeures ; à droite, une grande porte de bois à la surface couverte de bas-reliefs taillés avec une extrême minutie ; en face, une gigantesque baie vitrée.

Marnagh quitta le lit à flotteurs dans lequel on l'avait manifestement déplacé au cours la nuit, enfila les confortables chaussons de fourrure qui l'attendaient sur le parquet d'ébène bleue, notant au passage qu'il était revêtu d'une robe de nuit en soie tissée de broderies raffinées, pour se diriger finalement vers l'extérieur. La porte de la baie vitrée coulisssa automatiquement à son approche, et il se retrouva sur un balcon aux dimensions extravagantes. Il s'avança vers la rambarde et...

Par tous les dieux !

Là, sous ses yeux, éclairée par les deux lunes d'Oleÿro, s'étalait Angon'zrab, la capitale de son royaume ! *Non. Ce n'est plus mon royaume. Le félish ne m'appartient plus, et Angon'zrab a été détruite.* C'était pourtant bien la glorieuse cité qui lui apparaissait en ce moment même, digne et fière, comme si le tremblement de terre n'avait jamais eu lieu, comme si la colère divine ne s'y était jamais abattue. Mais où se trouvait-il ? Jamais aucun bâtiment n'avait surplombé d'aussi haut la capitale de son royaume. Le temple d'Oshîn, et celui de Noïlrog, et puis la grande bibliothèque, le jardin d'acclimatation, le gymnase public, tout cela lui semblait si petit, là, tout en bas.

« Ce que tu vois là pourrait devenir une réalité », déclara une voix à ses côtés, une voix douce et mélodieuse désormais bien connue. Elle était là de nouveau, resplendissant d'une beauté ineffable, exhalant un parfum appelant à l'amour sensuel, ses cheveux argentés ondulant légèrement au vent frais des hauteurs. « Voici ta ville reconstruite, Marnagh. Et ceci est ton palais, pour peu que tu le veuilles. Il te suffit de le désirer, et tout cela t'appartiendra.

— Où sommes-nous, ô Zimmit ?

— Je viens de te le dire, nous nous trouvons dans ton palais.

— Où sommes-nous ? répéta-t-il.

— Qu'importe où nous nous trouvons réellement, brave Marnagh. Ce qui compte, ce sont les possibilités que ces lieux offrent à ton esprit. » Elle saisit délicatement son bras. Frisson. Retour d'une poussée de désir. *Ces formes. Cette voix. Cette odeur.* « Peut-être te faut-il en voir plus pour être convaincu. Viens avec moi, je vais te faire visiter ta demeure. »

Marnagh se sentit alors entraîné dans un tourbillon d'images, et il parcourut en un rien de temps l'intégralité du palais, depuis les vastes hangars souterrains jusqu'aux éminentes tours renfermant d'innombrables chambres luxueuses, en passant par d'immenses salons, des salles des fêtes resplendissantes, des thermes aux vapeurs enivrantes, et des dizaines et des dizaines d'autres pièces encore, certaines réservées au personnel – cuisines, laveries, réfectoires, dortoirs –, d'autres aux hôtes d'honneur – appartements privés, salles de projection, bibliothèques –, le tout relié par un ingénieux système de transportube intégré dans les fondations. Et puis, au centre de ce magnifique complexe se trouvait la salle du trône. Un trône somptueux s'il en est, taillé à même le kirtz et serti d'abondantes pierres précieuses... *Mon trône perdu.* Un instant plus tard, c'est le palais tout entier qui se dressa devant Marnagh, dix fois, vingt fois, mille fois plus beau que sa précédente demeure, éblouissant le roi déchu de toute la splendeur des pierres immaculées à partir desquelles il était bâti et du métal doré complétant sa structure magistrale. Là-haut, tout là-haut, la pointe de ses tours, effleurant les nuages, côtoyait les cieux, souriait aux dieux.

« Ceci pourrait être tien, déclara Zimmit. Il est en mon pouvoir de te le procurer.

— J'aurais bien besoin d'une nouvelle résidence, il est vrai. L'ancienne est devenue inhabitable. Mais que me servirait un palais de cet acabit, puisque j'ai perdu mon félish ?

— Une riche demeure est la première marque des grands rois. Grâce à celle-ci, tu pourras définitivement prétendre au respect qui t'échoit.

- Et Angon'zrab serait rebâtie ?
- Angon'zrab serait plus reluisante que jamais.
- Et que devrais-je donner en retour ?

— Tu le sais fort bien. » La déesse se pencha vers lui, caressa sa joue, son oreille, ses cheveux de ses doigts fins, l'enlaça. Le décor disparut et ils se trouvèrent à nouveau transportés dans la plaine au clair de lune où Zimmit l'avait devêtu tantôt. Marnagh sentit derechef le désir monter en lui et son sexe se durcir. « C'est donc cela ? demanda-t-il tristement. C'est en lien avec les révélations de l'Oracle, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse, seulement un « *chut* » discret, suivi de la sensation délicate d'un baiser que des lèvres divines portaient à son cou. Il poussa un soupir langoureux, mi-gémissement de plaisir, mi-sanglot de dépit. « Mais... Odalaïn... » marmonna-t-il alors qu'il se retrouvait pour la seconde fois nu, allongé sur l'herbe douce de cette plaine irréaliste, tandis que Zimmit, après avoir retiré sa robe, commençait à frotter sa panse sulfureuse contre la sienne. Haletante, elle se contenta pour toute réponse d'un : « Tais-toi, beau Marnagh. Tu parles trop », avant de l'embrasser fougueusement. *Elle ne m'aime pas comme m'aime Odalaïn... Seule ma semence l'intéresse.* Et pourtant, quelle délicieuse sensation que ces lèvres venant s'apposer aux siennes, que cette langue pénétrant sa bouche pour se mêler à la sienne. L'excitation montait, toute résistance lui semblait devenir impossible. Les pulsions animales triomphaient de la raison humaine.

Zimmit abandonna enfin dessous et bustier pour lui offrir le sensuel spectacle de ses formes plantureuses, de sa silhouette parfaite, de ses seins voluptueux, de sa peau nue constellée d'étoiles. Et ce corps vint s'allonger sur le sien, et cette peau vint se coller à la sienne, et son odeur de femme désirante vint se mêler à ses exhalaisons de mâle en rut. Comme par un malheureux réflexe, les mains mortelles vinrent s'apposer au joli petit cul céleste qui s'offrait, d'une fermeté et d'une rondeur lunaire. Contre sa volonté, enivré de concupiscence, aveuglé par la beauté pure qui l'assaillait, Marnagh sentit plus qu'il ne vit la déesse lécher son torse, puis son ventre et descendre jusqu'à son aine, approcher doucement sa tête pour effleurer son sexe qu'elle caressait déjà de ses mains. *Odalaïn, pardonne-moi.* Le regard détourné, il sentit la gorge divine s'emparer de son gland, de son phallus, et entraîner par ses humides va-et-vient une sensation de plaisir authentique, de jouissance sacrée. Un tremblement traversa sa chair, son âme ébranlée se souleva. *Je ne me contrôle pas... Je vais partir... Pardon, pardon Odalaïn.*

« Zimmit, je... Non... Je vais... Aaah... » Mais la déesse n'écoutait pas, tout entière à sa fellation.

Non... non... non, non, non, non non non « NOOOOONAAAAARGH ! » hurla-t-il en atteignant le coït, tandis que sa semence giclaît en partie dans la bouche, en partie sur le visage surpris de Zimmit. Cette dernière, une fois passé le choc, après avoir dégluti puis porté ses doigts à sa face couverte de sperme, explosa : « QU'EST-CE QUE TU AS FAIT ? »

La terre se mit à trembler sous le coup de sa fureur.

« Je... Pardonnez-moi, ô déesse... Je ne voulais pas.

— TU DEVAIS ATTENDRE, PAUVRE IDIOT ! » Puis son attitude changea et, se calmant tout à coup, elle s'adressa désormais à Marnagh comme on parle à un enfant ou à un arriéré. « Mon cher Marnagh, comment veux-tu que cela fonctionne si tu n'es pas en mesure d'attendre le moment propice ? Mais j'ai été stupide, je n'aurais pas dû en passer par tant de préliminaires. Bon, ce n'est pas bien grave, mon mignon, nous allons patienter un peu, puis recommencer. »

Marnagh observait son amante céleste avec ahurissement. Ses pensées étaient confuses, mais l'attitude de Zimmit, cette rage dont elle venait de témoigner et, surtout, les secousses sismiques qui l'avaient accompagnée, venaient de faire germer en lui une idée. Une idée déconcertante qui prit de plus en plus de place au sein de son esprit, jusqu'à lui paraître une évidence. « C'était vous, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— Oui, c'est bien vous... C'est vous qui avez provoqué le séisme ! C'est vous qui avez détruit Angon'zrab et fait s'écrouler mon palais. C'est vous qui avez entraîné dans la mort tant de membres de ma tribu !

— Comment oses-tu ? s'indigna la déesse.

— Oui, bien sûr que c'était vous ! Je comprends à présent. Tout cela pour vous offrir mon corps après m'avoir présenté cette ridicule vision. » Il déglutit. Il n'en revenait pas d'avoir l'audace de défier ainsi la Maîtresse des Nuits, la Dispenseuse de Rêves, la grande Zimmit, reine du monde nocturne. Mais il le fallait. Il le fallait pour Odalaïn.

Oshîn, protégez-moi. Les lueurs du crépuscule commençaient d'enflammer le firmament. « Dire que je vous ai adressé tant de prières, honorée de tant de sacrifices...

— Je n'ai que faire de tous tes sacrifices. » Le visage de la déesse s'était transformé. Disparue la volupté. Envolée la grâce lascive. Évanouie la manifestation du désir. Assombris, ses traits tendus n'offraient plus désormais qu'une expression de fureur mêlée d'indignation. « Puisque tu ne me le donnes de gré, il me faudra donc prendre de force mon dû ! » Elle esquissa un mouvement pour se jeter sur Marnagh... se trouva stoppée net dans son élan : dans un éclair éblouissant avait jailli de nulle part un bras rayonnant qui la maintenait fermement. Au bout de ce bras, revêtu d'une tunique resplendissante surmontée du félish d'or, Oshîn, le Grand Monarque.

« Rien ne t'est dû, Zimmit. » Il avait proféré ces paroles sur un ton calme et toutefois puissant, investi d'une incroyable autorité. La déesse se détacha de son emprise d'un geste brusque qui se répercuta comme un éclat d'ombre.

« Oshîn, tu sais pourtant bien qu'il...

— Silence, Zimmit. Vois, le jour s'est levé. » Le dieu désigna le soleil flottant à l'horizon dans un miroitement sanglant. « Ici s'achève ton hégémonie. C'est à moi de prendre le relais, à présent. » Zimmit baissa les yeux d'un air honteux.

« Ô Maître du Jour, vous êtes arrivé à temps, souffla le mortel, soulagé. Merci de m'avoir...

— Ne me remerciez pas, Marnagh, fils de Hanor. Je n'ai fait que mon devoir, comme le vôtre reste à accomplir. Maintenant, il faut vous réveiller. »

Alors, brusquement, dans un mouvement où se mêlaient la rage et une certaine forme de désespoir, Zimmit se jeta sur Marnagh et se mit à le frapper au visage. « Tu entends ce que te dit le Roi des Dieux ? Tu dois te réveiller maintenant ! Alors, réveille-toi, Marnagh ! Réveille-toi ! » Elle répétait son geste, mais les coups n'étaient point violents : plutôt de petites tapes au niveau des joues. « Réveille-toi ! Je t'en prie, réveille-toi ! » Dans un réflexe pour se protéger, Marnagh asséna une gifle à Zimmit qui se redressa aussitôt.

Je viens de frapper une déesse. Je suis bon pour la damnation. Mais devant lui, ce n'était pas Zimmit qui le regardait avec une sorte d'effarement en se tenant la joue. C'était Syreüse.

« Qu'est-ce que... Que fais-tu là ? Que s'est-il passé ? »

Il était de retour dans la chambre où la guérisseuse l'avait conduit la veille. Syreüse était nue, et sur son visage apparaissaient des traces de sperme. *Ma semence...*

« Je... Je ne sais pas... tu ne t'es pas relevé après que... Tu, tu étais inconscient, alors... alors j'ai paniqué... j'ai appelé à l'aide, et, et, et j'ai essayé de te réveiller, mais...

— Pars ! Pars d'ici, je ne veux plus te voir ! » La colère qui s'exprimait dans ses paroles n'était que le reflet de la peur qui s'exprimait en son âme. *Qu'ai-je fait, ô dieux, qu'ai-je fait ? Pardonne-moi, Odalaïn.*

Syreüse tenta bien de se justifier, mais devant la rage incontrôlable de son amant de la nuit, elle finit par abdiquer et s'habilla à toute allure avant de disparaître. Une fois la guérisseuse partie, Marnagh tâcha de remettre ses pensées en ordre. Que s'était-il réellement passé cette nuit ? *Ce n'est pas avec Syreüse que j'étais dans cette chambre. Il y avait une femme... Une femme d'une grande beauté. Non, pas une femme. Une déesse ! Zimmit !* Tout lui revint subitement. Le palais somptueux. Angon'zrab reconstruite. Cette plaine au clair de lune. Ces formes féminines d'une grâce inouïe. Le désir, incontrôlable. Et le plaisir, ah ! le plaisir... Avait-il seulement rêvé ? Avait-il, au cours d'un épisode de somnambulisme, ou pris d'une sorte de folie, confondu sa vieille amie avec une divinité ? *Du moins ne l'ai-je pas pénétrée,* tâcha-t-il de se rassurer, mais cela ne fit en rien disparaître la honte profonde qui le hantait désormais.

Cette journée défila comme un songe, ainsi que les suivantes. La réalité ne lui semblait plus vraiment palpable. *Où est la frontière ? Où est la frontière ?* ne cessait-il de se répéter. Il passa le plus clair de ses heures de veille au chevet d'Odalain, afin de pouvoir profiter au mieux des rares moments où elle redevenait consciente. Chaque fois que Syreüse faisait irruption dans la salle de soin pour s'occuper de sa patiente, Marnagh s'esquiva sans échanger une parole avant de revenir une fois la guérisseuse partie. Il dormait peu. Dormait-il seulement ?

À plusieurs reprises, des hauts fonctionnaires d'Angon'zrab vinrent lui rendre visite au sein même de l'établissement de santé, sous prétexte de prendre des nouvelles de leur *ayr*, puisque telle était la responsabilité qui lui incombait toujours. Mais Marnagh sentit bien, par leurs insinuations, qu'ils espéraient le voir reprendre sa place à l'arkoyn clanique, que son voyage l'avait rendu trop longtemps absent, qu'il y avait nombre de sujets capitaux à traiter. Certains l'interrogèrent sur son entrevue avec l'Oracle, mais il préféra là encore conserver pour lui les étranges révélations qui lui avaient été faites.

Au bout de quelques jours, l'inanité désormais constante d'Odalain ainsi que les conjurations récurrentes de quelques proches amis finirent par convaincre Marnagh de quitter la clinique et de retrouver ses appartements au sein de l'ancienne Cour des comptes. Le bâtiment, épargné par le tremblement de terre, avait été reconverti pour héberger les principaux neÿrs amênoshgäi qui résidaient autrefois au palais ou dont les résidences avaient été détruites. Mais il apprit bien vite qu'une grande part des logements nouvellement aménagés avaient vu leurs hôtes fuir durant son voyage et demeuraient inoccupés. Son cousin Haptor, notamment, était parti rejoindre les rangs de ce traître de Vrapmon, et sa sœur, sa propre sœur, avait préféré s'éclipser pour s'installer avec sa famille dans les lointaines plaines de Doumartin. Heureusement, certains étaient restés, comme son jeune frère Darkon, ou ce brave Dénérim, ou encore Shîgula, qui le représentait à l'arkoyn clanique pendant son absence, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir terriblement isolé. Les rares visites qu'il recevait de la part des hauts dignitaires du clan étaient bien souvent courtes et superficielles et n'avaient au fond que peu de saveur.

Son seul réconfort, il le trouva auprès de Raïnel, l'unique domestique qui lui fût demeurée fidèle après la série de fléaux qui s'étaient abattus sur son royaume. Plusieurs fois, la jeune servante découvrit son maître au bord des larmes, et ses « Faut pas qu'vous vous faites tant d'mouron, Aÿr Marnagh » et autres « J'm'en va vous faire un lait chaud avec du miel pour l'moral » avaient véritablement quelque chose de revigorant. Il trouva en elle un exutoire pour sa détresse, et parvint ainsi à s'épargner l'amertume que procure une trop grande solitude.

Il faisait encore régulièrement le trajet jusqu'à la clinique. *Je ne suis qu'un idiot*, se fustigeait-il chaque fois qu'il passait au milieu de l'amas de décombres qu'était devenue la fière Angon'zrab, jadis capitale rayonnante de la tribu Shipaari. *Je n'ai pas su saisir la chance que m'offrait la déesse. J'aurais dû me montrer à la hauteur, mais je n'ai pas su...* La dune de décombres la plus élevée de cette vallée de ruine avait été à une époque plus glorieuse le somptueux monument depuis lequel il avait dirigé le royaume aux côtés de sa douce Odalain. L'édifice avait été bâti, disait-on, par son ancêtre Amênosh lui-même une fois la contrée pacifiée. Ce n'étaient pas seulement des murs, c'était toute une lignée d'aïeux qui semblait s'être effondrée avec le séisme. *Gardez votre palais, ô Zimmit*, songeait-il, amer. *La valeur d'un homme ne dépend point de sa demeure.* Il poursuivait alors son chemin, le cœur comprimé par l'étau du remords.

Devant l'insistance de ses principaux ministres, Marnagh finit par accepter de revenir présider à l'arkoyn. Oda avait beau dépérir, la vie elle-même ne s'achevait pas pour autant, et il avait des responsabilités à assumer.

Au matin de la séance devant marquer son retour, c'est l'ouverture brusque des volets qui le tira du sommeil. « Allons, faut vous lever, Aÿr Marnagh.

— Raïnel ? Il fait déjà jour ? Quelle heure est-il ? demanda-t-il dans un bâillement.

— L'est levé depuis un bail, vot' soleil, Aÿr Marnagh. Z'avez reçu un message de Neÿre Shîgula de Fort-Ducat. Z'êtes attendu. Sont d'jà presque tous là. Paraît qu'y z'ont déjà commencé sans vous. J'ai pensé qu'y vaudrait p'têt mieux vous réveiller. »

Marnagh se frotta les yeux du pouce et de l'index. Il avait encore veillé sa femme jusqu'à très tard avant de s'en revenir à ses appartements et manquait de sommeil. « Tu as bien fait, Raïnel. Préviens l'assemblée de mon arrivée imminente.

— Tout de suite, Aÿr Marnagh. » La servante quitta la pièce d'un pas pressant.

Le Conseil avait été le premier bâtiment reconstruit après le séisme, mais les travaux avaient dû être interrompus, faute de financements, si bien que le haut lieu des affaires politiques amênoshgäï apparaissait comme un immense chantier. Lorsque l'ancien roi shipaari pénétra dans la salle des délibérations, il était revêtu d'un simple manteau de laine dépourvu d'ornements, et s'était contenté d'ajouter à cette tenue le félish symbolisant son statut d'aÿr.

« Aÿr Marnagh Hanorkel Amênoshgäï ! » annonça un valet à son entrée. Le brouhaha de la pièce s'estompa et toutes les têtes se tournèrent vers le nouvel arrivant. Il ne savait quelles émotions lire sur cette multitude de faces qui le toisaient dans le silence. Une certaine colère ? De la haine, peut-être, chez certains ? De la crainte ? *Majoritairement, ce serait bien plutôt de la pitié. Oui, c'est cela, de la pitié pour un homme que le destin accable.*

« *Ar kalash Koro*, Marnagh, quelle joie de vous retrouver parmi nous, déclara finalement la femme assise sur le fauteuil réservé au président de l'arkoÿn, c'est-à-dire à l'aÿr lorsque celui-ci n'était pas en déplacement. Rejoignez-nous vite, nous avons des sujets urgents à traiter. » Ces paroles avaient été proférées sur un ton quasi militaire par Shîgula, une grande dame aux cheveux ras, jadis ministre des Affaires de Guerre du temps de sa royauté. Au moment d'entreprendre son pèlerinage pour rencontrer l'Oracle, c'est à elle qu'il avait sans hésitation délégué son pouvoir. Elle quitta le siège central qu'elle occupait afin de le céder à son propriétaire légitime. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre : plus des deux tiers des places étaient vacants au sein de l'hémicycle. Sans un mot, Marnagh alla s'installer tandis que les rares conseillers qui lui étaient restés fidèles continuaient de l'observer d'un air qui pouvait finalement tout autant passer pour de l'anxiété. « Eh bien ? Pourquoi ce silence ? lança-t-il d'une voix qui n'avait plus du tout son assurance d'antan. Si j'en crois les dires de certains d'entre vous, il semblerait que j'aie pire à me soucier que l'agonie de mon épouse ? » *Que fais-je ici ? Je devrais être à ses côtés.*

« En effet, Aÿr Marnagh, répondit Shîgula, vous n'êtes pas sans savoir qu'Aÿr Vrapmon a mobilisé une armée et qu'il positionne en ce moment même ses troupes afin de marcher sur Angon'zrab.

— Je l'ai entendu dire, certes. Cela ne lui suffit-il pas de s'être emparé du félish d'or ? Le peuple l'a mis au pouvoir, que lui faut-il de plus ?

— Nous soupçonnons les Taöron de vouloir éradiquer définitivement ce qu'ils nomment *la menace amênoshgäï*. Ce sont du moins les termes utilisés au cours du dernier communiqué holo de Vrapmon aux Shipaari. Vous lui avez peut-être cédé votre trône, mais notre clan conserve sa réputation et son influence politique. Dès lors, tous les prétextes sont bons pour nous éliminer du jeu. » Shîgula avait, lorsqu'elle s'exprimait devant une assemblée, cette prestance naturelle des plus nobles figures, une sorte d'autorité qui imposait sans ambages un respect légitime auprès de ses auditeurs. *C'est elle qui devrait porter le félish à ma place, bien que ce ne soit pas le sang du grand Amênosh qui coule dans ses veines.* « De quoi se compose son armée ? l'interrogea Marnagh d'un ton plus neutre, plus distant que la situation ne semblait l'exiger.

— D'après nos renseignements, il aurait déjà embrigadé plus de vingt mille soldats. Sans compter les véhicules blindés et les okpits pour ses troupes montées.

— Et de combien d'hommes et de femmes prêts à monter au combat disposons nous encore ? Quinze mille ? Douze mille ? Dix mille ?

— Si je puis me permettre, les estimations tournent plutôt autour de six à sept mille.

— Alors, nous sommes à un contre trois, par Noïlrog !

— À beaucoup moins, intervint Shîgula, si l'on considère l'état de nos guerriers. Vrapmon a le soutien de solides alliés auprès des tribus voisines, qui fournissent à son clan une aide alimentaire précieuse, tandis que nos terres n'ont pas encore retrouvé leur fertilité depuis votre départ. Nous subissons encore et toujours le blocus. Le peuple souffre plus que jamais de la famine. Beaucoup, parmi nos soldats, ont choisi de rallier le clan adverse. Les autres sont trop affamés pour se battre convenablement. »

Après cette introduction déconcertante, l'arkoÿn se poursuivait avec les pires présages. Différents intervenants expliquèrent à Marnagh comment les négociations pour acheter la paix avaient lamentablement échoué, et lui présentèrent les différents scénarios imaginables dans le cadre de ces opérations militaires. L'avis général semblait pointer dans une direction, celle dont il avait déjà eu vent en échangeant de-ci de-là avec certains neÿrs dans les couloirs de la clinique ou de la Cour des comptes. Il fallait assurément monter au combat afin de défendre l'honneur Amênoshgäi, aucun doute là-dessus, mais une défaite était fortement envisageable, et un vaisseau avait d'ores et déjà été apprêté pour permettre à l'aÿr et aux principaux dignitaires du clan de quitter la planète dans le cas où la situation l'exigerait.

« Nous ne comptons pas fuir ! s'était-il alors offusqué.

— Il le faudra pourtant, s'était-il entendu répondre. Vous connaissez Vrapmon. Ce n'est pas une mort facile qui vous attend dans le cas d'une capture. Et de toute manière, nous ne comptons pas vous voir mourir. Vous portez le sang d'Amênosh, et votre survie est nécessaire pour le préserver. Quoi que vous puissiez dire, le Conseil a tranché en votre absence, et il vous revient de vous soumettre à sa décision au nom de toutes les lois amênoshgäi. »

Marnagh s'en revint à son appartement anéanti. Ces heures de discussion avaient achevé de le démoraliser. *Mon clan... Odalaïn... Tout cela par ma faute... ma faute...*

« Z'avez pas bonne mine, Aÿr Marnagh », lui lança affectueusement Rainel tandis qu'elle lui apportait son dîner. Les mets appétissants qu'elle déposait successivement sur la table imprégnaient la pièce de leur délicieux fumet.

« Mon peuple se meurt, et moi, je festoie, déplora Marnagh tandis que la servante versait dans sa coupe de l'un des meilleurs vins de Frola. Quel sens y a-t-il à cela ?

— C't'à cause d'vot' statut, Aÿr Marnagh, dit la jeune domestique comme par inadvertance. Faut bien qu'y mangent, ceux qui peuvent aider à trouver des solutions. "C't'en s'remplissant l'estomac qu'on s'nourrit l'cerveau", comme elle disait toujours, ma vieille, du temps qu'elle était pas encore partie pour l'aut' monde. »

Marnagh parcourut de l'œil le petit bout de femme qui lui faisait face. Au-delà de l'antique morceau de tissu gris maintes et maintes fois rapiécé et couvert de tâches de gras qui lui faisait office de tablier, son apparence physique n'était guère avantageuse. Les innombrables ridules sillonnant son visage émacié lui conféraient l'aspect d'un pruneau pourvu d'un sourire, et ses cheveux attachés en un épais chignon avaient l'air si secs, si ternes, si cassants qu'ils ne pouvaient avoir que la texture de la paille. Pour être âgée d'une trentaine d'années, elle en faisait presque cinquante. Son statut imposait à cette pauvre fille de subir la misère du peuple. Or qu'avait-il fait, lui, Marnagh, fils d'Hanor, pour être digne de s'emplier ainsi la panse, sinon d'avoir porté sa vie durant le nom d'un glorieux ancêtre ? Jamais, de toute son existence, il n'avait connu l'indigence. À hériter du rang d'aÿr, en quoi valait-on plus qu'un homme ou qu'une femme de la populace au regard des dieux ? Avait-on plus de mérite que ce paysan qui, malgré la sécheresse et les inondations, à la sueur de son front, avait extrait ces quelques aliments de son sol aride, et qu'on lui avait ravi en guise de taxe de remerciement, pour les faire foisonner dans l'assiette de son seigneur ?

Marnagh tourna son regard vers la coupe contenant le vin. Sur son profil de céramique était gravé un visage féminin tout sourire, les yeux rieurs, les joues bien rondes. Un visage figurant Vaëli, déesse des saisons, de l'abondance et de la gastronomie entre autres fonctions. Une prière lui vint tout naturellement : *Ô Vaëli, faites qu'au sein de mon clan les indigents trouvent de quoi emplir leur panse, malgré les difficultés qu'ils subissent.* Il leva à nouveau les yeux vers sa servante. *Et bénissez Rainel, ainsi que sa famille, offrez-lui une vie longue et heureuse.* Il porta le vin à son nez, en huma les arômes, l'approcha de sa bouche, y trempa les lèvres, se laissa envahir par la délicieuse sensation du liquide fermenté flattant ses papilles.

« Pardonnez, Aÿr Marnagh, dit Rainel. J'vois bien qu'j'ai trop ouvert mon clapet, comme toujours, et qu'ça vous a offusqué. J'm'en va vous laisser dîner tranquille. C'est c'que ma vieille, elle m'disait

toujours : “Tu baragouines, Raïnel”, qu’elle m’disait, “Tu baragouines”. Mais moi, j’ai pas écoutée, alors j’ai continué de...

— Non, non, l’interrompit Marnagh, ne t’excuse pas. Tu as mal interprété mon silence, Raïnel, je n’ai rien à te reprocher. Rien du tout, au contraire. Viens plutôt me rejoindre et partager ce repas avec moi. Vois, personne n’occupe cette chaise et la place est vacante. » *La place d’Odalain*, songea-t-il, le cœur serré. « Pour vrai ? Z’êt’ trop bon Aÿr Marnagh. Vot’ générosité vous honore. Qu’les dieux vous bénissent. »

Marnagh ferma les yeux, inspirant profondément pour savourer une nouvelle gorgée de vin. Lorsqu’il les rouvrit, ce n’était point Raïnel qu’il vit assise devant lui à sa table, mais une femme bien plus grande, aux formes bien plus généreuses, revêtue d’atours bien plus riches aux couleurs bien plus chaudes, et dégageant une aura bien plus importante.

« Qui... qui êtes-vous ? »

Les vêtements enveloppant ses rondeurs étaient ceux d’une paysanne, mais la qualité du cuir et de la laine qui les composait n’avait rien de comparable avec ce que le monde séculier avait à offrir ; le grain de sa peau basanée apparaissait d’une grande pureté, laissant présager l’extrême douceur de son contact ; son regard, que couvraient quelques mèches d’une épaisse chevelure d’un brun sombre dans laquelle se perdaient quelques feuilles jaunes, oranges et rouges, ce regard pénétrant le toisait avec une infinie bonté et une étincelle de désir. Un regard fort similaire à celui que portait sa coupe.

« Vaëli ? Est-ce vous ? » demanda-t-il timidement. Confirmation lui fut donnée par le sourire rayonnant naissant sur les lèvres charnues de l’apparition. Progressivement, plats, table, chaises, meubles, murs et plafond s’estompèrent, puis disparurent tout à fait pour laisser place à un splendide verger de début d’automne, parcouru d’un vent chaud s’engouffrant délicatement dans ses vêtements, dans ses cheveux, comme une caresse.

« C’est bien vous, ô déesse. Que me vaut l’honneur de vous rencontrer ? » Tombé à genoux faute de siège, Marnagh s’inclina respectueusement. De l’immortelle, il n’obtiendrait aucune réponse : il la savait condamnée au silence. D’après un mythe universellement partagé, le belliqueux Noïlrog lui avait jadis volé sa voix, la plus belle parmi celles de toutes les divinités, afin d’être le seul à pouvoir profiter de ses chants ravissants.

Vaëli se dirigea vers un arbre dont elle cueillit un fruit, fruit qu’elle s’avisa d’offrir à Marnagh. Ce dernier accepta le présent et, avant d’en croquer la chair si attirante, il murmura : « Je vous ai tant priée, ces dernières années, Vaëli, tant priée... » Il mordit dans le fruit, lequel, bien que d’une saveur exquise, laissa dans son gosier un arrière-goût amer. Il ajouta, tremblant d’émotion : « Je vous ai priée, mais en vain. » C’est à peine s’il parvint à déglutir un second morceau de fruit, avant de plonger son visage dans ses mains et de fondre en larmes.

« Cette sécheresse... la famine... mon peuple... vous avez laissé... mourir mon peuple... pourquoi ? » Vaëli lui prit les mains du bout des doigts pour les retirer délicatement de devant ses yeux, lui révélant des formes d’une beauté prodigieuse. La déesse était désormais nue et, à la manière de Zimmit quelques jours plus tôt, semblait vouloir lui offrir son corps hâlé tout en copieuses rondeurs. « C’est donc cela, dit-il. Vous aussi, vous cherchez à obtenir ma semence. » Acquiesçant d’un sourire, Vaëli lui saisit la tête avec fermeté et l’enfouit d’un coup entre ses seins volumineux. Il se sentit soudainement plonger, tomber, sombrer entre les deux mamelles...

Lui parvint alors une vision. Celle d’une terre – sa terre, la terre des Amênoshgāi et, plus loin encore, l’ensemble de la terre des Shipaari –, un immense territoire à la fertilité recouvrée. Une terre plus prodigue, plus féconde, plus fructueuse, en réalité, qu’elle ne l’avait jamais été jusqu’alors, du moins pour ce qu’en savait la mémoire humaine. S’y succédaient des printemps, des étés, des automnes comme jamais on n’en avait connu sur Oleÿro, avec des récoltes si foisonnantes, si abondantes que, non contentes de nourrir son clan et sa tribu, les excédents contribuaient également à enrichir son peuple plus que de raison. Et cette situation durait, durait, durait, durait encore, année après année, printemps après printemps, jusqu’à la fin de ses jours et au-delà.

C’est donc cela l’offrande de Vaëli en échange de ma vertu. Tout comme Zimmit se proposait de reconstruire ma capitale et mon palais par elle détruits, Vaëli se propose de sauver mon peuple d’une famine entraînée par une sécheresse dont elle se trouve de toute évidence à l’origine.

Il prit une grande inspiration en émergeant de la divine poitrine, et observa la femme qui se dressait devant lui. Une femme sublime, aux formes ensorcelantes. Pouvait-il seulement lutter contre la volonté céleste ? Pouvait-il aller à l'encontre des paroles proférées par l'Oracle ? Tout, dans la déesse, l'appelait à s'abandonner au plaisir : depuis ce regard farouche jusqu'à ces hanches plantureuses, en passant par ces seins formidables dont il avait déjà pu éprouver la moelleuse texture.

Je ne peux pas refuser. Il en va du bien de mon peuple.

Et voilà que Vaëli se mettait à lui ôter ses vêtements, comme Zimmit tantôt. Et lui, une fois de plus, de se laisser faire, envahi par les fragrances terreuses émanant de son corps d'ébène, bercé par la sensation du souffle chaud de sa respiration contre sa nuque, de son haleine pénétrant ses narines ainsi que sa langue son gosier, du frisson que faisaient naître ses caresses tout au long de son anatomie, jusqu'aux parties les plus intimes. Délices de l'instinct. Douceurs de l'oubli. Il se livra au plaisir : n'en déplaise à sa femme mourante, si le prix à payer pour le salut des Amênoshgai devait passer par ces quelques instants de jouissance, la perte de sa probité n'en valait-elle pas le sacrifice ? Et pourtant... pourtant... *Odalain...*

Il ne put retenir un râle à consonance animale lorsque la main de la déesse s'empara son paquet et s'avisa de lui malaxer délicatement verge et testicules. Son sexe était déjà sur le point d'exploser. *Je ne dois pas commettre la même erreur qu'avec Zimmit. C'est en elle que je dois jouir.* Il saisit alors la chair plantureuse à pleines mains et attira l'immortelle à lui, puis il la retourna et frota son pénis érigé contre le con humide qu'il s'apprêtait à pénétrer. Il sentit sa partenaire frémir sous cette lubrique caresse.

« OooohoooOdalain... » Les yeux fermés, pris dans la folie de l'instant, le mot lui avait échappé comme par un malheureux réflexe.

Tout fut dès lors terminé. Les deux peaux sulfureuses, la divine et l'humaine, se séparèrent brusquement. La chaleur des lieux s'estompa, le soleil s'effaça derrière un rideau de nuages gris, un vent glacial souffla les feuilles des arbres, de la neige se mit à tomber. Les traits de la déesse affichaient à présent un désarroi empreint de tristesse – Marnagh lui crut même voir une larme perler au coin de l'œil. Alors, dans le silence, la silhouette de la déesse se dissipa, tout comme s'évanouissaient lentement les arbres, les bosquets, les fleurs, le jardin, à mesure que s'éteignait le désir en Marnagh. *Non, non, non, non, non... Qu'ai-je fait ?* Ses yeux se fermèrent sur les couleurs portées par le flux spirituel de l'Intermonde et s'ouvrirent à nouveau sur la morne réalité séculière. Il n'eut que le temps d'apercevoir une ombre se faufiler par l'entrebâillement de la porte, accompagnée de gémissements plaintifs.

« Raïnel ? »

La serveuse était déjà loin. Confus, il s'efforça de rassembler ses pensées, mais sa tête en était tellement chamboulée qu'il lui fallut se traîner jusqu'à son lit et s'y allonger afin de laisser libre cours à toutes les idées farfelues qui le traversaient, cependant que son vit se ramollissait lentement. *C'est la deuxième fois, ne cessait-il de se répéter convulsivement. Les divinités se jouent de moi. Je vais finir par devenir fou. Je deviens déjà fou. Oui, c'est cela, je suis fou. Où est le vrai, où est le faux ? Vont-elles toutes tenter de m'avoir ? Toutes toutes toutes ?*

Les jours qui suivirent le virent rester dans ses appartements, le plus souvent dans sa chambre, et refuser tout contact avec quiconque. Il ne se rendit plus à l'arkoÿn, cessa de répondre aux messages qu'on lui transmettait, n'alla pas même à la clinique voir sa femme, et il déclina toute visite. Son seul lien avec la vie du clan demeura Raïnel, or celle-ci se contentait de lui préparer ses repas qu'elle déposait dans la salle à manger, d'accomplir les tâches ménagères qui lui incombaient, mais elle n'assuma plus son rôle de camériste, ne prit plus aucune part à son réveil ou à sa toilette, et dès lors qu'ils se trouvaient dans la même pièce, elle se volatilisait sans mot dire, toute son attitude exprimant alors l'embarras, la pudeur, la honte. Marnagh partageait ces sentiments, avec en sus une profonde angoisse à l'idée que la situation pourrait se répéter, qu'une autre déesse voudrait tenter sa chance avec lui et le contraindre, par quelque stratagème, à renier l'amour qu'il portait à Odalain. Et pourtant,

pourtant, il devait en aller ainsi. Il ne le savait que trop bien. Il avait reçu la parole de l'Oracle. *Pardon, Odalaïn. Pardon pardon pardon.*

« Aÿr Marnagh, vot' ministre, Neÿre Shîgula, elle demande à vous voir, s'entendit-il un jour annoncer par Raïnel timidement. J'ai ben tenté d'lui dire qu'vous êtes pas disponible, mais...

— Marnagh ! » La suppléante au trône venait de s'introduire dans sa chambre. Quand elle approcha, il put observer sur son front les sillons d'une profonde contrariété. Jamais il ne l'avait connue si agitée. Elle si forte d'ordinaire, elle si stable, dans sa voix tremblait un soupçon de panique. « Marnagh, je vous en prie, il faut me suivre. Nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Le ton employé ne lui laissait pas le loisir d'éconduire cette femme qui, revêtue de sa tenue militaire, lui faisait face avec un air de défi. Il s'était caché trop longtemps et il sentait bien que l'heure était venue d'assumer à nouveau ses fonctions d'aÿr. Shîgula l'entraîna jusqu'à l'armurerie et, pendant qu'un serviteur lui faisait enfiler ses habits de combat, elle lui résumait la situation avec un rare empressement. Vrapmon avait officiellement déclaré la guerre aux Amênoshgaï et ses troupes encerclaient désormais Angon'zrab et avaient posé le siège devant la ville, sachant leurs ressources très faibles. Il espérait vraisemblablement les contraindre ainsi à se rendre ou, du moins, à désactiver le champ de force protégeant la cité et à venir les affronter dans la plaine. Leur ennemi se refusait à toute négociation. Shîgula avait déjà organisé plusieurs arkoÿns et monté un plan de bataille. On allait imminemment tenter une sortie dont elle estimait les chances de succès fort réduites.

« Combien de bataillons aurai-je sous mon commandement ? » demanda Marnagh alors que le serviteur fixait les crans du plastron. Il se sentait flotter dans son armure. Il faut dire qu'il avait perdu beaucoup de poids depuis la dernière fois qu'il l'avait portée

« Non Marnagh. Vous ne monterez pas au combat. Les neÿrs ont été unanimes à ce sujet durant l'arkoÿn. Vous êtes bien trop précieux pour le clan, et de toute manière, vous n'êtes pas en état. Revêtir votre armure ne doit avoir qu'un caractère symbolique. Nous vous demandons simplement de vous présenter devant nos régiments afin de leur donner de l'ardeur dans la bataille. Mais comme vous le savez, au cas où les affrontements tourneraient en notre défaveur, ce qui reste fort probable, un vaisseau vous attend derrière les baraquements, prêt à décoller pour vous donner la possibilité de fuir les lieux avant que...

— Fuir ! s'indigna Marnagh. Alors que nos soldats se sacrifient pour l'honneur de notre clan !

— Leur sacrifice sera vain si l'on parvient à vous capturer. » Marnagh se décala pour permettre au serviteur de fixer la dernière pièce de l'équipement – le fourreau accueillant sa prestigieuse épée, celle avec laquelle il avait jadis fait tomber tant de têtes ennemies. *Encore une injustice*, pensa-t-il. *Tant d'hommes et de femmes vont mourir pour me sauver, mais mérité-je vraiment plus de vivre qu'eux aux yeux des dieux ?*

Entourés d'un groupe de gardes, il suivit Shîgula à travers les rues dévastées menant au camp d'entraînement – c'est sur cette place qu'avait été réuni le gros des troupes prévues pour la bataille. Au-delà des ruines de la Porte du Soleil, derrière le voile transparent aux reflets violacés du champ de force d'Angon'zrab, quelques miroitements étincelants trahissaient la présence des blindés taïron prêts à engager l'affrontement. Arrivé devant sa propre armée, ce fut la consternation : un bref coup d'œil de Marnagh lui fit évaluer les effectifs à moins de six mille combattants « Il y a eu beaucoup de désertions, répondit Shîgula à son regard déconcerté.

— Nous ne pourrons jamais remporter cette bataille ! éructa-t-il. Il faut capituler !

— Il ne vous revient pas d'en décider, Marnagh. Où étiez-vous, ces derniers temps, alors que nous préparions cette guerre ? Il est trop tard, à présent : l'arkoÿn a tranché, et il en va de notre honneur de Shipaari et d'Amênoshgaï. Par Oshîn, je comprends votre frustration et je la partage, mais, je vous en prie, contentez-vous de remplir votre devoir. Nous vous avons rédigé un discours. Tâchez d'y mettre du cœur lorsque vous le prononcerez. »

Elle le conduisit sur l'estrade où les différents capitaines et chefs de bataillon s'écartèrent pour le laisser venir se placer sur un podium. Depuis son promontoire, Marnagh dominait une vague mer or et mauve, foule guerrière aux couleurs du clan. Son arrivée fut accueillie par une formidable ovation. Le roi déchu soupira. Combien, parmi ces soldats, avaient-ils déjà vécu ne fût-ce qu'une bataille ? Et leur nombre suffisait à peine à remplir l'immense cour du camp d'entraînement.

Aux extrémités de ce vaste espace trônaient deux énormes statues sculptées dans le marbre noir d'Oleÿro selon le style planétaire. Ces œuvres monumentales avaient survécu à la destruction des temples au moment du séisme et avaient été déplacées là dans l'attente de la reconstruction des sites sacrés. La première représentait Noïlrog, le dieu de la guerre, lui-même revêtu d'une cuirasse blindée, façonné par l'artiste dans une posture victorieuse, écrasant sous son pied Vrox, le géant élémentaire qu'il venait de défaire au terme d'une lutte acharnée ayant, d'après la légende, duré plus de cent ans. La seconde statue figurait Pulpula, également réputée pour son art du combat, déesse chargée par Koro en personne de garder la porte du Lôhôsh, le séjour des morts. Elle avait été sculptée dans une position plus humble, un genou à terre, tenant dans sa main la tête sans corps d'un démon cornu qu'elle présentait modestement à qui lui faisait face, et les yeux masqués par un bandeau symbolisant sa cécité. *Outre cette étoffe cachant son regard, elle ressemble fortement à Odalaïn, ne manqua pas d'observer Marnagh comme chaque fois qu'il se trouvait en présence de cette statue.*

« *Ar kalash Koro, mes frères, mes sœurs, l'heure est venue, commença-t-il à lire sur le prompteur. L'heure de reconnaître notre ennemi pour tel et de mettre enfin un terme à sa folie. Nul parmi nous n'ignore les ignominies par lesquelles Vrapmon s'est emparé du félish royal. Aujourd'hui, non content de régner sur les Shipaari, cette crapule cherche désormais à anéantir ceux qui lui ont tout donné. Le laisserons-nous faire ? Tout comme le grand Shipaari sut châtier Gonneör, le scélérat qui tenta de le poignarder dans le dos après avoir reçu de lui l'étoffe du renouveau, il est temps pour nous de faire justice, sous le regard des dieux, à la plus haute de toutes les félonies.* » *C'est un bon discours, mais il cache jusqu'ici la vérité : ces hommes et ces femmes courent au massacre.* Comme le lui indiquait le prompteur, Marnagh désigna successivement, d'un geste éloquent, les deux statues situées aux extrémités du camp d'entraînement. « *C'est grâce à la force octroyée par le puissant Noïlrog et à la faveur de la bravoure fournie par la vaillante Pulpula qu'Amênosh, notre ancêtre, devint jadis le plus grand guerrier et le plus fin stratège qu'Oleÿro eût jamais porté. Vous n'ignorez pas comment il parvint, à la tête d'une armée d'à peine mille combattants, à repousser les redoutables Nehêl hors de nos frontières atmosphériques. Saurons-nous, en ce jour de gloire, nous montrer dignes de son courage ? Saurons-nous reproduire l'exploit de notre aïeul ?* »

Son attention fut détournée un bref instant lorsqu'il perçut comme un léger mouvement du côté de la statue de Pulpula. *Non. Simplement une illusion.*

« *Beaucoup parmi nous trouveront la mort sur le champ de bataille, et ceux-là, ceux qui auront donné leur vie pour préserver l'âme de notre clan, c'est le divin Noïlrog qui viendra en personne les chercher au cœur du Lôhôsh pour leur faire franchir la Porte de Lumière menant aux Jardins éternels de Koro.* » La statue de Noïlrog demeurait absolument immobile, or en comparaison, n'y avait-il pas un léger frémissement au niveau des cheveux de celle de Pulpula ? Et là, ne venait-elle pas de cligner des paupières ? Et si noire un instant plus tôt, n'était-elle pas en train de se colorer ? *Par tous les dieux, voilà que ça recommence.* « *Alors, je vous le dis, nous ne laisserons pas le traître qui se prétend notre roi anéantir la plus belle et la plus honorable part de l'âme du grand Shipaari ! Nous résisterons jusqu'au bout, car contrairement à notre ennemi, nous avons su conserver notre dignité !* » La foule avait disparu, de même que les hauts fonctionnaires qui l'entouraient. Seuls demeuraient ce prompteur et cette statue... cette statue qui, désormais, commençait à... se redresser... *Merde merde merde !* Dans un ultime effort pour s'accrocher à la réalité, il scanda les dernières répliques du discours : « *Mes frères, mes sœurs, aujourd'hui se profile devant nous la plus grande bataille que notre clan ait jamais connue. Alors, si vous devez mourir, en ce jour de gloire, que ce soit après avoir entraîné dix hommes, vingt hommes, cent hommes avec vous dans la tombe. Si vous devez vivre, que ce soit en héros, et non en lâches. Ainsi, votre victoire sera gravée à tout jamais dans la postérité et votre bravoure entrera éternellement dans la légende de notre peuple, par Noïlrog et par Pulpula !* »

La clameur qui suivit lui parut à peine plus qu'un lointain bourdonnement. Il n'y avait plus que Pulpula pour s'offrir à ses regards, désormais. Or la statue de la déesse n'était plus la *statue* : elle était la *déesse* ! D'un geste presque viril, la Gardienne du Lôhôsh rejeta la tête du démon qu'elle tenait dans ses mains, se redressa et se dirigea vers Marnagh, l'armure qu'elle portait cliquetant aux mouvements de son déhanché. Envolée la foule, disparu le camp d'entraînement ainsi que les élites du clan : seuls subsistaient dans son champ de conscience la femme au bandeau. Aveugle, elle ne pouvait le voir,

mais ses autres sens étaient, disait-on, prodigieusement développés. « Tu sens bon, Marnagh, dit-elle en arrivant à sa hauteur. Tu sens l'homme, le vrai. Et tu es beau », ajouta-t-elle après avoir effleuré différentes parties de son visage de ses doigts nus, doigts qu'elle promena ensuite sur le reste de son corps.

« Ô glorieuse Pulpula, inutile de me cacher la vérité : vous venez pour les mêmes raisons que Zimmit et Vaëli, lâcha-t-il d'une voix morne, réfrénant de son mieux ses pulsions de désir naissantes.

— Certes, mais ce que j'ai à t'offrir à bien plus de valeur que leurs ridicules propositions. Ce n'est ni d'une nouvelle bicoque, ni de quelque vulgaire pitance que tu as besoin en cette heure critique de ton histoire.

— Fort bien. Et que m'accorderiez-vous, en échange de ma substance ?

— Quelle expression désarmante pour parler de quelque chose de si doux.

— Peut-être, mais véridique. Alors, qu'avez-vous à m'offrir ? » Posant une main sur la nuque de Marnagh, Pulpula se pencha vers son oreille où elle souffla délicatement avec assurance : « La victoire ». Nouveau déluge d'images dans l'esprit de Marnagh. Le déroulé de la bataille à venir. Ses soldats bénis d'une ardeur sans pareille. Leur frénésie belliqueuse déroutant l'ennemi. L'armée adverse, éreintée, s'amenuisant progressivement, jusqu'à la débâcle. Vrapmon capturé, présenté à la justice divine, châtié pour ses crimes...

Toujours la même histoire qu'avec Zimmit et Vaëli. Pulpula provoque d'abord ma chute pour me proposer ensuite de reconquérir mon trône en échange de ma vertu. C'est assurément à elle que je dois d'avoir cédé le félish d'or à Vrapmon.

« Et tout ce que j'ai à faire, pour concrétiser cette vision, c'est commettre un adultère envers ma femme mourante en m'offrant à vos bras immortels...

— Et te laisser entraîner aux délices indicibles de l'amour. Rien de si dramatique.

Et si je refuse ? »

De sa main libre, elle tira un poignard du fourreau à sa ceinture et caressa le cou de Marnagh de sa lame glacée. « Tu ne refuseras pas. » Retournant l'arme contre elle, elle s'en servit pour trancher les liens de la panoplie qu'elle portait. Ses brassards, son plastron, ses jambières tombèrent au sol et révélèrent un corps superbement sculpté, tout en muscles et tendons. Seul le bandeau qui lui couvrait les yeux lui faisait encore guise de vêtement. D'un geste du bras, elle fit apparaître près d'eux un lit à baldaquin. *Pourquoi lutter, puisqu'il me faudra de toute manière en passer par là ?* Perdu à la frontière de la peur et de la concupiscence, Marnagh se débarrassa de ses propres oripeaux militaires puis, avant même qu'il eût pu se défaire de ses chausses, la déesse prit son hôte par la taille et le souleva d'un bras comme s'il était fait de coton pour le déposer sur le duvet de velours recouvrant le lit, avant de refermer les rideaux afin de les isoler dans ce petit cocon. Alors, Marnagh s'empara de cette enveloppe divine qui s'offrait, roula avec elle enlacé sur le matelas moelleux. Il palpa ces seins ronds, fermes au toucher et se mit à lécher, téter, mordiller les boutons rosés qui s'y érigeaient tout en caressant de ses mains les parties du corps, dos, fesses, cuisses, qui se présentaient à ses attouchements. Et puis la vulve, surtout, cette vulve divine qui s'humidifiait à mesure qu'il y frottait ses doigts.

« Mmmmmh, Marnagh ! C'est bon ! Aaaaaah, c'est boooooon ! Tu sais comment faire naître le plaisir chez une femme ! » Se saisissant de la tête de son bel amant mortel, elle changea de position pour venir placer ses cuisses sur son visage, lèvres contre lèvres, afin de lui permettre d'en goûter les effluves. Ces sucres entêtants achevèrent de corrompre Marnagh. *Je ne dois pas commettre la même erreur qu'avec Vaëli, c'est avec la Grande Chasseresse que je partage désormais la couche, et non ma femme.* « Les légendes ne vous disent pas si cochonne, Pulpula, venez plus près, que je vous montre ce que vaut le fils d'Hanor. » Sa langue sortit de son orifice et vint se mêler aux saintes sécrétions, parcourant avec délice ce con sacré. Tel un soufflet le feu, les petits cris de jouissance de Zimmit attisaient sa passion jusqu'à un fol embrasement. Sentant par tâtonnement sa virilité qui prenait la dureté du granit et afin de le soulager, Pulpula lui ôta sa ceinture et lui déboutonna le froc. Le membre libéré de sa prison première en trouva une nouvelle en la main de la déesse, agitée d'incessants va-et-vient. La lutte était sauvage, et Marnagh perdait tous ses repères, la rationalité s'effaçant devant des instincts bestiaux.

« Maintenant, pénètre-moi, Marnagh. Vite ! Viiiite ! » Avec un râle, il enfonça son sexe entre les cuisses écartées. Pulpula gémit de plaisir. *Pardonne-moi Odalaïn... c'est pour le bien de notre peuple.*

« Profite, petit gigolo, ta femme, elle va crever sans tarder !

— Pardon ? » répondit Marnagh. La voix qui venait de résonner, froide et tranchante comme de l'acier, ce n'était point celle de Pulpula. Cette dernière, tout en agitant ses hanches, son bassin, répétait : « Baise-moi, mon vigoureux amant, oh, baise-moi. Pourquoi t'arrêtes-tu ? Baise-moi donc ! » Mais lui, dressant l'oreille, entendit à nouveau cette voix effroyable qui lui semblait provenir d'outre-tombe : « Oui, Odalaïn va crever, parce que je viens la chercher. Tu peux profiter de tes petites amusettes, elle ne sera bientôt plus en mesure de t'en tenir rigueur ! » C'est alors qu'il perçut, derrière le ciel de lit, quelque part au sein de l'espace immatériel qu'il avait rejoint, une ombre terrifiante se mouvoir.

« Ne l'écoute pas, haleta Pulpula, ce n'est que Mamanikam, elle cherche à te piéger. Baise-moi plutôt. » Mais il était déjà trop tard. Sans demander son reste, sans même avoir conscience de ses mouvements, Marnagh avait quitté le vagin de l'immortelle, s'était redressé et, ayant écarté les rideaux, cherchait du regard l'ombre. « Odalaïn ! Non ! Je vous en prie ! Laissez-la vivre ! Par pitié ! » Il abandonna là la déesse hagarde comme s'il s'agissait d'une vulgaire catin et se rhabilla en toute hâte.

Il s'étonna à peine d'entendre la voix de Shîgula dans son dos : « Que faites-vous, Marnagh ? Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Ne voulez-vous pas terminer notre affaire, avant que je monte au combat ? Avant que je risque ma vie pour l'honneur de notre clan ? » Sans même prendre la peine de se retourner, il se précipita au travers de sombres couloirs, guidé par sa seule intuition, sans savoir si c'était l'Intermonde qu'il arpentait, le monde matériel, ou s'il avait rejoint une autre réalité ombrageuse aux accents oniriques. Qu'importait le décor, seule comptait en cet instant cette tragique vérité : bientôt, Odalaïn ne serait plus, et avec elle, il perdrait définitivement ce qu'il avait de plus cher au monde. *Pourquoi ne suis-je pas allé la voir, ces derniers jours ? Ah, quel idiot ! Ma bien-aimée, pardonne-moi...*

Sans bien comprendre comment, guidé par quel instinct, il finit par se retrouver dans la chambre de la clinique où reposait Odalaïn. Sa femme, sa douce femme apparaissait plus pâle que jamais, et les innombrables veinules vertes qui sillonnaient tantôt sa peau avaient tendance à s'effacer. *Ce n'est pas la vertegale, songea-t-il, mais je l'ai toujours su.* Il constata sa respiration faible, rapide, saccadée, luttant contre l'inévitable. Il s'effondra sur son lit, lui prit la main, pleura. La mourante n'était pas en mesure de parler, ne semblait pas même consciente. À chaque instant, il craignait que son prochain souffle fût le dernier. Et cette situation dura, dura, dura encore. Il dormait, parfois, puis s'éveillait, puis s'endormait à nouveau, après s'être assuré qu'Odalaïn respirait toujours. Il scrutait dans son demi-sommeil la venue de Mamanikam.

Marnagh entendit vaguement des explosions, au loin, signe que la bataille avait commencé. Progressivement, le bruit des bombes se rapprochait : l'armée Amênoshgaï perdait de toute évidence du terrain, peut-être même les troupes de Vrapmon avaient-elles pénétré dans la ville, mais il n'en avait cure. Seuls existaient pour lui les halètements d'Odalaïn, sporadiques, sourds, rocailleux, qui pouvaient s'interrompre à tout instant.

Soudain, pressentant l'arrivée de l'instant fatidique, il se redressa et, comme saisi de folie, sortit son épée de son fourreau et la brandit, prêt à frapper, cherchant d'où pourrait provenir l'ombre qui viendrait emporter définitivement l'âme de sa bien-aimée. Il scrutait la déesse de la mort. Il sondait Mamanikam. « Vous ne l'aurez pas ! Je ne vous laisserai pas la prendre !

— C'est trop tard, Marnagh... » D'un bond, il se retourna vers la porte et peu s'en fallut qu'il n'abattît sa lame sur Syreüse. La guérisseuse, d'un geste délicat, quoique tremblant, vint baisser d'une légère pression ses bras demeurés tendus. « C'est fini, Marnagh, notre armée est défaite... Nous devons partir... Le vaisseau...

— Je ne veux pas qu'elle meure...

— Je sais bien, mais... tu sais... si les dieux en ont décidé ainsi, alors peut-être... enfin... cela doit être. Je ne sais pas pourquoi ils... pourquoi ils ont fait s'abattre sur toi et sur notre clan tous ces fléaux... Mais il nous faut partir maintenant, et laisser derrière nous cette... euh... malédiction... »

Tout à coup, Marnagh explosa : « Par la barbe du vieux Létro, nous ne sommes pas maudits ! Tu ne comprends pas, bouse de Rêzêkh ? Ce que les immortels nous infligent n'a rien à voir avec une malédiction ! *Au contraire !* »

Syreüse considéra Marnagh avec une expression de stupéfaction mêlée d'effroi. « Que veux-tu dire ? Marnagh, qu'est-ce que cela signifie ? Que... que t'a révélé l'Oracle ? » Marnagh se tut. Comment eût-elle pu comprendre ? Comment quiconque pouvait-il comprendre ? Une *bénédictio*n. Une *récompense sacrée*. Une *reconnaissance éternelle* eu égard à son imperturbable dévotion. Tels avaient été les mots employés par l'Oracle. « Qu'importe... Tu n'es pas obligé de me le partager. Je suis simplement venue te chercher... pour le vaisseau. Pour te dire qu'il a déjà été apprêté, et qu'on y a déménagé toutes les affaires qu'on a... euh... trouvées dans tes appartements. On n'attend plus que toi au spatioport et... mais... mais bon, je te laisse faire tes... adieux. » La voix de Syreüse lui semblait si lointaine. Et puis le silence, lorsqu'elle eut disparu et que l'écho de ses pas s'estompa dans le couloir. Ce silence... un silence complet... trop complet... Où était donc le bruit de la respiration qui emplissait encore la pièce un instant plus tôt, avant l'irruption de Syreüse ? Marnagh n'eut pas le courage de porter les yeux sur l'écran. Il se contenta de rester là, debout, à contempler l'être inanimé dont le visage figé dépassant des draps affichait le plus profond sommeil. Elle était partie. Elle avait entamé son long voyage vers le Lôhôsh.

C'est fini.

« Ce n'est pas fini ! » L'âme comme tranchée par ce cri glaçant, le cœur écrasé par un étau, Marnagh observa l'ombre qui flottait au-dessus du corps sans vie. L'éclat de ténèbres s'épanouit lentement, imbibant progressivement la pièce jusqu'à emplir la totalité de son champ de vision, le condamnant à une obscurité absolue. Et la voix, aussi noire et sépulcrale que le décor qui s'offrait, retentit à nouveau : « Tu peux encore sauver Odalaïn, si tel est ton désir.

— Vraiment, ô Mamanikam ? Et... Que dois-je faire pour cela ?

— Comme si tu ne l'avais pas compris ! » Au cœur de l'ombre commença à se détacher une vague silhouette, dont les contours se précisèrent.

La déesse de la mort, la terrifiante Reine du Lôhôsh se tenait devant lui, arborant l'aspect cadavérique que lui attribuaient bon nombre de représentations artistiques, picturales ou sculpturales. Seulement, jamais la moindre de ces représentations n'aurait pu approcher un tant soit peu le sentiment d'horreur absolu qui se dégageait de pareille vision. Car Mamanikam avait tout du cadavre, certes, mais d'un cadavre *mouvant*. La robe en lambeaux qui lui couvrait le corps laissait transparaître çà et là des fragments de peau, or sa chair en décomposition, sombre par endroits, étioyée à d'autres, grouillait de larves, coléoptères et autres arthropodes ; de son crâne ne s'échappaient que quelques touffes noires et filandreuses de longs cheveux épars ; au niveau du visage, les traits qui résistaient à la putréfaction étaient ceux d'une très vieille femme à qui les lèvres à moitié rongées conféraient comme un sourire macabre permanent, et dont le nez se réduisait à deux entailles difformes ; une seule de ses orbites oculaires était occupée par un œil sur lequel ne se refermait aucune paupière... Et pire encore, peut-être, que cette apparence, il y avait l'odeur. Une odeur infecte de fermentation, de pourriture, de putrescence, si forte que, même à respirer par la bouche, elle emplissait vos narines et s'emparait de vos tripes.

« Que... euh... Non... Que... que dois-je faire... ô Mamanikam... bafouilla Marnagh.

— Allons, tu le sais parfaitement ! Cesse de jouer les crétins et accepte mon offre ! » L'effet que lui procurait cette voix à la fois éraillée et stridente rappelait à Marnagh celui provoqué par des ongles crissant sur un tableau d'ardoise. Ses poils s'en dressaient d'inconfort, et une froideur dévorante lui semblait s'infiltrer dans les replis de ses vêtements pour picorer son épiderme.

Il resta longtemps à méditer, tandis que son esprit lui donnait l'impression de se déchirer en deux pans distincts, l'un repoussé par l'horreur, l'autre animé par l'espoir. « Vous la laisseriez vraiment vivre ? lâcha-t-il finalement.

— J'en ai le pouvoir, et c'est ce que ton vulgaire cœur de mortel désire le plus au monde, aussi ridicule que cela puisse paraître. Allons, suis-moi à présent. » Sans lui demander son reste, elle saisit l'une de ses mains – un contact de givre – et l'entraîna avec elle pour un voyage vers ces contrées cauchemardesques dont elle était la souveraine. Ce voyage ne dura peut-être qu'un instant, il sembla à Marnagh s'étaler encore et encore, pour devenir des jours et des jours, et encore des jours – des jours sans nuit, sans repos, sans sommeil. Dans une pénombre angoissante, ils parcoururent des galeries lugubres, traversèrent des fosses d'où s'échappaient des cris et des rires démoniaques, plongèrent dans des fanges nauséabondes, descendirent des escaliers qui s'enfonçaient toujours plus profondément dans les entrailles de la terre, toujours plus près de mystères qu'il avait été donné à si peu d'hommes, à si peu de femmes d'explorer de leur vivant.

Là, quelque part, au fin fond du royaume infernal de Mamanikam, ils aboutirent dans une chambre aux allures de cachot, qui eût tout aussi bien pu, par son aspect, faire office de salle de torture. Cette chambre contenait une unique couche dont Marnagh pressentait la fonction première. C'était là, dans cette chambre, sur ce lit, que le roi déchu allait devoir se sacrifier pour sauver sa belle.

« Il y a bien longtemps que je n'ai pas baisé avec si beau mortel ! cracha Mamanikam. Du moins, pas un qui soit consentant ! » Son rire sardonique, pervers, résonna en écho sur les murs de la salle, s'intensifiant, l'emplissant d'un insupportable vacarme. *Odalain, mon amour, que ne ferais-je pour toi... Puisses-tu me pardonner... Que dis-je ? Puisses-tu m'en être reconnaissante...*

Par un signe de ses mains osseuses, la déesse désigna le lit à son hôte. Marnagh s'en approcha, non sans peine, car ses jambes lui semblaient se refuser à le vouloir porter vers une si terrible destinée. D'étranges bruits lui parvenaient des ombres qui s'épandaient dans les coins de la pièce, comme si l'obscurité, ici et là, abritait quelque démon tapi n'osant s'aventurer parmi les lueurs blafardes de ce temple de l'amour et de la mort. Lorsqu'il s'y assit, le matelas s'avéra d'une dureté presque rocheuse, hormis que jamais roche n'eût couiné comme couinait ce grabat.

La scène qui suivit parut à Marnagh absolument irréaliste, invraisemblable, fantasmagorique. Mamanikam lui présenta les uns après les autres toutes sortes d'objets de plaisir, chapelet, anneau pénien, pompe à pénis et autre dilateur anal afin – selon ses propres paroles – d'*égayer leurs ébats*. Et lui de secouer la tête, tremblant de terreur, à chaque nouvelle exhibition. Son hôtesse s'amusait de toute évidence de ses refus silencieux pleins de détresse et alla jusqu'à lui proposer des accessoires impensables aux fonctions tantôt énigmatiques, tantôt par trop manifestes. « Et ce martinet clouté ? Non ? Même sans les clous ? Tu ne veux pas être fouetté ? Beaucoup d'hommes adorent être fouettés. » Lorsqu'elle se fut bien ri de lui, elle déclara simplement : « Tu as bien raison, Marnagh, nous n'avons pas besoin de toutes ces babioles. Nos corps se suffisent à eux-mêmes. »

Bien qu'il cherchât constamment à en fuir la vision, son regard ne cessait de se poser sur l'anatomie putréfiée de la déesse, car bien souvent l'immonde, chez les humains, attire l'œil plus encore que la beauté. Il se demandait comment il pourrait jamais ressentir du désir. *Ces vers... Tous ces vers, ces asticots qui lui grouillent sur le corps...*

Mamanikam, d'une démarche mi-boitillante, mi-chaloupée, s'approcha de lui en déclarant avec une douceur scabreuse : « Maintenant, je suis toute à toi, mon salaud. Je veux que tu me foutes comme tu fouterais ta femme. » Le roi déchu eut alors beau fermer les yeux, serrer les narines, se boucher les tympans, et tâcher par l'imagination de remplacer cette hideuse amante par son épouse et les lieux lugubres de leurs ébats naissants par une couche plus accueillante, rien n'y fit : toujours lui revenait la réalité de sa situation et, au gré de l'avancement des étreintes, il dut finir par s'y complaire.

Mamanikam commença par le dévêtir et, comble de la sensualité, après lui avoir ôté ses sous-vêtements, sans se soucier de sa crispation ni de ses quelques soubresauts affolés, déclara de sa voix profonde et gutturale : « Mais c'est que tu es tout ramolli, mon mignon. Je vais arranger ça. » Elle se mit alors à lui sucer la verge. Paroxysme du déplaisir, du malaise, de la gêne. *Comment pourrai-je jamais avoir une érection dans pareille situation ? C'est impossible...* La suite le détrompa. Les mécaniques du corps avaient leurs insaisissables mystères. Cela nécessita certes un temps infini, mais son entrecuisse finit bel et bien par se durcir progressivement sous le désagréable mélange de sensations produites par la cavité buccale presque dépourvue de lèvres, la langue râpeuse et le fond du gosier aux muqueuses spongieuses, sans parler des doigts cadavériques glissant sur l'entrejambe

dont ils griffaient la chair. Crispé de tout son corps, il ne savait que faire de ses mains. Mamanikam, sans cesser son opération de succion, lui montra la voie en saisissant farouchement l'une de ses paluches et en venant la placer sur l'un des deux sacs de peau qui pendaient de son buste à différentes hauteurs et lui faisaient vraisemblablement office de poitrine.

Marnagh tâchait tant bien que mal de respirer par la bouche, mais la puanteur lui emplissait malgré tous les naseaux, se propageait dans son cerveau puis descendait jusqu'à son cœur, lequel amenait son estomac, ses tripes, ses boyaux à se contracter pour en faire remonter le contenu jusqu'à sa gorge – il avait été contraint à plusieurs reprises de ravalier ses vomissures, s'interdisant jusqu'ici de dégobiller sur la divinité par peur de l'offenser... mais combien de temps pourrait-il encore tenir ?

Ce n'est qu'un passage, ne cessait-il de se répéter. Cela finira bien par s'arrêter. C'est le prix à payer pour la vie d'Odalain. Car il ne fallait pas s'y tromper : seule la récompense qui l'attendait pouvait motiver la présence de Marnagh auprès de Mamanikam. En réalité, face à la perversion macabre des images, des sons, des odeurs, au lieu de désir, ce qu'il éprouvait pour son amante putride, c'était un mélange intense de dégoût, d'horreur et de répulsion, et peut-être une certaine forme de fascination aussi, mêlée du respect échu aux dieux. Pourtant, s'il avait tout d'abord cru que jamais son membre ne pourrait se raidir, il se demandait désormais si, d'aventure, il parviendrait à atteindre le stade de la jouissance et éjecter sa semence. La délivrance lui paraissait, à cette heure, si lointaine...

Bien que les lèvres de Marnagh eussent d'abord pu être épargnées, elles ne purent échapper plus longtemps au terrible sort qui leur était réservé. Mamanikam, avec une force qui dépassait toute humaine imagination, les contraignit à savourer en premier lieu l'espèce de verrue immonde qui lui faisait office de tétou, tout en clamant : « Rends-toi un peu utile, broute-moi le nibard ! » Comme par un mauvais réflexe, la bouche de Marnagh s'ouvrit et sa langue vint goûter la surface purulente de la poitrine. *Êêêêrk ! N'y pense pas, Marnagh. Ce goût, ce n'est que celui du fromage, rien de plus. Oui, c'est ça, je mange du fromage, un fromage bien mature.* Il eut beau s'efforcer, impossible de se convaincre. Cela vivait dans ce fromage. Il ferma les yeux, puis tâcha de négliger le bruit des coléoptères, et la sensation des larves qui, tombant de la peau décomposée, lui ondulaient sur le corps.

Comment pouvaient donc se mêler en un seul être tant de pulsions au sein des organes reproducteurs et tant de répulsion au niveau de la tête, du cœur, des boyaux, sans que l'âme de cet être s'en trouvât aussitôt violemment déchirée ? *Je ne dois pas vomir, se répétait-il inlassablement. Je ne dois pas vomir. Il faut que j'aïlle jusqu'au bout. Je ne dois pas vomir.* Après que Mamanikam lui eut bien fait bouffer sa seconde mamelle, il s'étonna de voir sa peine encore empirer lorsque, se retournant au-dessus de lui, la sinistre déesse présenta son con à son visage. Mais était-ce bien une vulve cet orifice à moitié desséché, étaient-ce des lèvres ces lambeaux de chair tuméfiés, un clitoris, ce bulbe noirâtre purulent ? Cette fois, c'en fut trop : son estomac, ses intestins, ses boyaux, après une dernière contraction, se délestèrent de leur charge. Tant l'entrecuisse de Mamanikam que son propre buste se virent aspergés de dégueulis.

« Je... Je... » Il ne parvint pas à formuler la moindre excuse, mais la reine des enfers ne lui en tint aucune rigueur, *au contraire*. Elle s'exclama : « Oh oui, mon porc, c'est bien, ça, vomis-moi dessus, pisse-moi dessus, chie-moi dessus, si tu le veux. Oooh, c'est que ça m'excite ! » Elle se mit à lui sucer et à lui branler le membre avec d'autant plus de vigueur, sans cesser d'agiter son vagin au-dessus de la tête de Marnagh désormais maculée de vomissements. Les cris de jouissance qu'elle proférait avaient la douceur des ronflements de l'ivrogne. *Rien de tout cela n'est réel. Dans le monde spirituel, les sensations du corps ne sont rien d'autre que les produits de l'esprit.*

Lorsque Mamanikam se décala au-dessus de lui pour permettre à leurs deux sexes de s'unir, cela lui apparut presque comme une sorte de délivrance – du moins son visage se voyait-il épargné, délesté des saveurs et des senteurs âcres, écœurantes, infectes, fétides, nauséabondes qui s'échappaient de l'occulte vagin.

La déesse dut s'y prendre à plusieurs fois pour introduire en elle la verge de son partenaire : l'intérieur sec de sa vulve fit d'abord l'effet d'une râpe sur le gland de Marnagh, et puis il sembla que quelque croûte eût été percée, et la cyprine, alors, laissa cours à des va-et-vient plus fluides – si tant était que ces sécrétions vaginales ne fussent pas du pus, voire du sang se déversant de quelque lésion. Après tout, que pouvait-il en savoir ?

Maintenant, je dois jouir pour mettre fin à ce cauchemar. Mais il eut beau se concentrer pour faire venir l'orgasme, rien à faire, l'érection passive, l'excitation machinale qui le hantait ne pouvait trouver son paroxysme, et en absence d'éjaculation, il se voyait condamné à poursuivre interminablement ces macabres fornications.

Il pouvait bien s'efforcer de fermer les yeux : Aïslav, le Premier Dieu, lorsqu'il modela l'être humain avec la terre de Koro avant de l'allumer du feu de vie, omit de lui faire des paupières pour les oreilles ou pour les narines. De toute manière, Marnagh ne pouvait s'empêcher, par moments, de *regarder*, attiré – fasciné même – par l'immonde spectacle de ce corps décomposé rebondissant au-dessus du sien, de ce visage cadavéreux, émacié, décharné, de cette bouche qui s'ouvrait pour laisser échapper des gémissements enroués aux sonorités d'outre-tombe, de cet œil unique qui, au fond d'une orbite ténébreuse, le contemplait avec l'éclat d'un désir où se devinait une sorte de perversion sadique.

« Oh ouiiiiii, canaille, j'aime comme ta grosse bite me pénètre. » Mamanikam pensait-elle que son partenaire éprouvait du plaisir avec elle ? Croyait-elle vraiment qu'il pût la désirer ? Se figurait-elle que les paroles obscènes qu'elle proférait avaient un quelconque pouvoir de lubricité ? Prenait-elle les soupirs d'écœurement de Marnagh pour des halètements de jouissance ? *Odalain, aide-moi. Aide-moi pour que cela cesse.* Il s'efforça tant bien que mal d'imaginer dans cette sordide pénombre, en lieu et place de la silhouette de cadavre si repoussante, celle de sa dulcinée, mais il s'en trouva empêché, d'abord parce que l'image la plus vivace d'Odalain que lui renvoyait sa mémoire était celle d'une malade au teint verdâtre, ensuite parce que rien, dans les sensations qu'il éprouvait à présent, n'avait de rapport avec les longues nuits d'amour passées jadis dans les bras de sa belle.

Il bandait comme jamais, et pourtant, aucun plaisir, seulement une brûlure lancinante tout au long de la verge, un peu plus virulente à chaque rebond de Mamanikam. Depuis combien de temps cela durait, il eût été bien incapable de l'affirmer avec certitude. Des heures. Des semaines. Des siècles. Une éternité.

Il avait depuis bien longtemps cessé de s'en référer à l'image d'Odalain pour faire appel à d'autres femmes, réelles ou imaginaires, dont les attributs étaient à même d'intensifier son désir et de le rapprocher un tant soit peu du coït. Telle avec sa poitrine, ses hanches, son cul aux mesures parfaites. Telle autre avec ses postures salaces propres à exciter d'ordinaire sa virilité. Il se rappela même les ébats vécus avec les autres déesses. Rien à faire : ces regards qui le contemplaient avec amour dans son fantasme ne pouvaient lutter face à l'œil unique de Mamanikam, et la danse libidineuse reprenait presque aussitôt avec la Reine du Lôhosh. « Maintenant, crache-moi ton jus. Engrosse-moi ! finit par croasser Mamanikam.

— Je... je ne peux pas...

— Oh si, tu vas pouvoir, mon agneau. » La déesse mortifère, tout en continuant de le chevaucher, se mit à lui malaxer les couilles. Marnagh serra les mâchoires un peu plus fort. *Ça ne fonctionne pas. La délivrance n'arrivera-t-elle donc jamais ?* Il en gémit d'inconfort. Mamanikam dut mal interpréter ses cris : « Tu aimes ça, porc. Tu en redemandes, hein ? Alors, prends.

— Pas trop fort ! pas trop fort ! » supplia-t-il, craignant qu'elle lui broyât les bourses. Et alors, c'en fut trop pour Marnagh. Il perdit soudainement tout contrôle sur son corps et sur son esprit, et entra dans une sorte de folie furieuse où toutes ses pulsions lui semblèrent s'inverser. *Finissons-en, maintenant, s'entendit-il penser. Puisqu'il nous faut baiser la mort, baisons-là pour de bon.* Il banda alors ses muscles, saisit sa partenaire et la retourna, roulant avec elle pour changer de position et la dominer. « Marnagh ? Qu'est-ce que... ? » lâcha Mamanikam sous l'effet de la surprise. Et lui d'accélérer le rythme, animé par une incontrôlable pulsion mêlée du désir et du dégoût qui n'avaient jusqu'ici cessé de se repousser et qui, enfin, semblaient s'équilibrer dans son âme devenue exaltée. Son sexe n'était plus un sexe, mais un poignard qui perforait sans s'arrêter la plaie déjà béante de sa victime sacrée. Cette dernière criait : « Ooooh, Marnagh... personne ne m'a jamais... Ooooooh » mais il ne l'écoutait plus, mû par une sorte de fureur trop longtemps contenue. Comme si toutes les émotions accumulées au long des dernières semaines avaient décidé de se libérer maintenant, à cet instant précis, au cours de ce face-à-face érotico-macabre avec la mort nue, et tous ces sentiments faisant nouvellement surface se mêlaient désormais à son désir qui ne cessait de croître dans un immense chaos de sensations incohérentes. « Ooooooh... Marnagh... Marnagh... Ooooh... » il la sentait

venir, la libération, toute proche, désormais. *C'est pour toi, Odalaïn, pour toi !* Ses à-coups se faisaient de plus en plus rapides, de plus en plus brutaux à mesure que s'approchait le terme.

Le décor s'effaça progressivement, la perception des odeurs de putréfaction, le toucher de la peau cadavérique, tout disparaissait au sein d'une spirale salvatrice dirigée vers son aine... Il entendit Mamanikam hurler, hurler le plaisir que lui procurait son propre orgasme... Et soudain, le cri de Marnagh vint se mêler au sien, cri de victoire qui retentit en même temps que se relâchait en lui toute la pression. Jamais il n'avait connu pareille extase, comme si le fait d'avoir traversé cette épreuve infernale avait décuplé sa faculté de jouissance. Son coït fut d'une telle puissance, consista en une telle explosion que tout s'évanouit d'un coup autour de lui.

« Oh... Marnagh, mon amour... »

Cette voix... Ce n'était plus celle de Mamanikam... et le parfum délicat qu'il inhalait sur cette peau, dont le contact était peut-être ce qu'il y avait de plus agréable au monde... Cette respiration lente et profonde qu'il pouvait reconnaître entre mille... Il ouvrit les yeux afin de s'assurer qu'il ne rêvait pas. Mais oui, c'était bien elle qui se tenait devant lui – sous lui – jambes écartées autour de ses hanches, encore haletante des plaisirs qu'ils avaient manifestement partagés – et surtout vivante, bien vivante, dans toute la beauté de sa nudité, sa peau ayant pratiquement recouvré ses couleurs naturelles, à peine pâlotte, comme si sa morbidité n'avait jamais existé. Marnagh fondit en larmes et, sans se retirer de son entrechuisse, il serra Odalaïn un peu plus fort dans ses bras.

« Je ne te fais pas mal, Oda ? murmura-t-il.

— Non, non... À vrai dire... Je ne me suis jamais sentie autant en forme.

— Mais... et la maladie ?

— C'est très bizarre. Je ne la ressens plus. Je... C'est comme si... comme si je me réveillais d'un profond sommeil... Et te voici en moi, mon amour, à me donner tout ce plaisir... Mais le mal a disparu. Je me sens bien. Vraiment bien. »

Alors, c'est que Mamanikam a tenu sa parole. Soudain, une détonation à proximité rappela à Marnagh que Vrapmon était aux portes de la ville et il se souvient du vaisseau qui devait leur permettre de fuir les combats.

« Odalaïn, ma tendre et douce, nous aurons tout le loisir de nous retrouver plus tard pour savourer de précieux instants comme celui-ci. Mais pour l'heure, il nous faut partir. » Il quitta la vulve, provoquant un soubresaut chez sa belle, et entreprit de se rhabiller sans prendre le temps d'essuyer le sperme qui imbibait ses organes.

« Partir ? Mais partir où ? Pourquoi ? Que s'est-il passé, Marnagh ? Comment se fait-il que j'aie retrouvé la santé ? Que je me réveille ainsi avec toi... en moi ?

— Tu le sauras plus tard. Hâtons-nous, mon amour, ou tout cela aura été vain. » Il partit en quête de vêtements pour sa dulcinée, mais ne trouvant rien de mieux dans les meubles de la pièce, il se contenta de lui faire revêtir l'une des chemises de convalescence destinées aux patients de la clinique.

Ils traversèrent à vive allure les rues d'Angon'zrab secouées par les bombardements des Taöron. *C'est un miracle. Un véritable miracle. Oda était morte, et la voici qui court à mes côtés.* Ils ne rencontrèrent ni alliés ni ennemis sur leur route et purent parvenir au spatioport sans encombre.

Quand ils pénétrèrent enfin dans le vaisseau, la stupéfaction frappa tous les dignitaires et tous les membres de l'équipage : alors qu'on la tenait pour défunte, l'épouse de leur aÿr leur apparaissait au meilleur de sa forme. Mais l'heure n'était point à l'étonnement : il fallait procéder au plus vite au décollage. On se fit quelques frayeurs en entendant plusieurs détonations toutes proches, mais les drones de sécurité avaient rempli leur rôle à merveille en encaissant les explosions en lieu et place de l'appareil.

Quelques instants plus tard, Marnagh et Odalaïn, main dans la main, bien attachés sur leur siège, observaient sur un écran les images d'Oleÿro qui rétrécissait, rétrécissait... *Je te laisse le royaume, Vrapmon. Puisse-tu le diriger mieux que je ne l'ai fait jadis, et guider enfin notre peuple vers la paix qui lui est due. Ton peuple.* « Nous ne pourrions pas revenir, marmonna Marnagh. Jamais.

— Peu importe, répondit Odalaïn.

— Peu importe, répéta-t-il en se détachant à présent qu'ils avaient franchi la barrière de l'atmosphère et adopté une accélération constante d'équilibre gravitationnel. L'univers est si vaste.

Nous nous trouverons un sol plus accueillant pour nous y installer. Nous y fondrons un nouveau clan, une nouvelle tribu, issue de notre sang. » Il soupira de plaisir. N'aurait-il pas dû se sentir dépité ? Il avait perdu son trône, son peuple, et à présent sa terre. Et pourtant, pourtant, il se sentait heureux, en cet instant, véritablement heureux – plus heureux, peut-être, qu'il ne l'avait jamais été. Il enlaça à nouveau Odalaïn, plongea ses yeux dans ses yeux, colla ses lèvres sur ses lèvres, mêla sa langue à la sienne.

Cette femme porte mon enfant, désormais, songea-t-il en caressant tendrement son ventre. Or cet enfant n'est pas le sien, pas vraiment... L'heure venue, il nous faudra le rendre à la déesse. Mais nous avons le temps. La prophétie est accomplie, à présent. J'ai reçu le cadeau des dieux annoncé par l'Oracle. L'enfant à venir, la chair de ma chair, le sang de mon sang, sera d'essence divine.

« Pardonnez-moi de vous interrompre, Aÿr Marnagh... » L'interpellé s'écarta d'Odalaïn et se retourna vers la commandante de bord du vaisseau. « Nous allons bientôt parvenir au niveau de l'orbite des téléportails, et l'équipage est impatient de savoir quelle sera notre destination. Aussi vous prierais-je de bien vouloir m'indiquer l'anneau vers lequel nous devons mettre le cap. »

Tandis qu'il réfléchissait, Odalaïn aperçut quelque chose au niveau de la tête de Marnagh. Curieuse, elle approcha la main de sa chevelure. Lorsqu'elle la retira, ses doigts tenaient un asticot jaunâtre qui se dandinait.